

PLAYBOY
ENTERTAINMENT FOR FRENCH LOVERS
NUMÉRO 7 - ÉTÉ 2018
Stanley Kubrick
No-Age
Axelle Laffont
Romain Gavras
Ali Michael
Bleu Noir
Ariel Wizman
M 04326 - 7 - F: 6,90 € - RD
FRANCE MÉTROPOLITAINE : 6,90 € - BE : 8,50 €
LUX : 8,50 € - SUISSE : 11,40 CHF - CA : 13,40 CA$

L'ère du No-Age



David Swaelens-Kane

« Parmi vous, dans le public, il y a ceux que l'on devrait pointer du doigt à cause de leur comportement envers les femmes, un comportement indigne de cette industrie, de n'importe quelle industrie. Vous savez qui vous êtes. Plus important encore, nous, nous savons qui vous êtes. » Après avoir été violée, Asia Argento a violé la cérémonie de clôture du Festival de Cannes, sans prendre de gants et avec le franc-parler qu'on lui connaît. Comment ne pas lui donner raison ? Le septième art a ceci de particulier qu'il magnifie les femmes les bons jours et s'en sert comme de paillassons les mauvais.

Une très intéressante étude a montré que les actrices françaises tournent le plus de films entre 27 et 32 ans (1,5 film par an en moyenne) alors que l'"âge d'or" des acteurs hexagonaux se situe entre 20 et 58 ans. Cinq années contre vingt-huit. Dans la même veine, les femmes de plus de 50 ans ne représentent que 6% des rôles dans le cinéma français alors qu'elles constituent un quart de la population majeure française. Loin de nous l'idée d'accuser le pays de la galanterie de se comporter comme un goujat mais, mes chers lapins, avouez qu'il y a de gros progrès à faire…

L'âge, parlons-en. Alors que l'été pointe le bout de son nez et que les corps se dénudent, nous sommes allés sonder chez les vingtenaires, les trentenaires, les quadras et les quinquas l'âge que chacun avait vraiment. Il en ressort que les femmes de 20 ans se sentent plus vieilles que leur âge, que celles de 50 tendent à rajeunir, que celles de 30 oscillent entre la vingtaine et la quarantaine et que celles de 40 continuent de sortir comme si elles en avaient 20 : l'ère du no-age nous aspire tous dans son tourbillon à l'heure où l'horizontalité des réseaux sociaux gomme les écarts de générations mieux que la chirurgie esthétique.

Le *Playboy* profite de la saison pour changer de costume : vous découvrirez ainsi une nouvelle direction artistique signée République Studio et de nouvelles rubriques en adéquation avec les French lovers que nous sommes toutes et tous. Et ce, quels que soient nos âges.

SOMMAIRE

ÉTÉ

AGE

´ON 18

12



What time is it?

16



Reese Cooper

18



Joanna Kulig

24



Taureau dans la rue

33

Say29 Runabout

34



United Skates of America

36



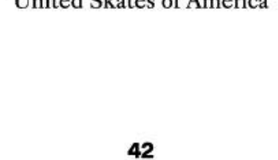
La vague Nazaré

38



Bleu Noir

40



Dossier no-age

42



Axelle Laffont

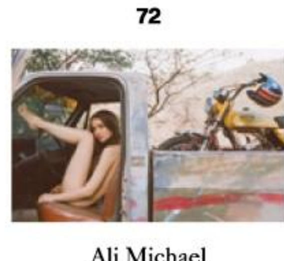
66





Ariel Wizman

72





Ali Michael

82

Moi, Anna, cam-girl

86



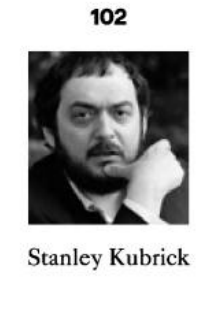
Romain Gavras

92



Playboy Mansion

102



Stanley Kubrick

Directeur de la publication
David Swaelens-Kane

Rédacteur en chef
Raphaël Turcat

Direction artistique
République Studio

Ont contribué à ce numéro
Mathilde Arnau, Pierre de Baudouin, Mélanie Brault, Léonard Butler, Seb Carayol, Aurélien Chauvaud, Jean-Denis Claessens, Alan Clifton, Alexandre Desnoyers, Julien Domèce, Camille Emmanuelle, William Figue, Noël Godin, Maxime Jammet, Victor Kerlow, Xavier Magot, Laura Marciano, Célia Marjolet, Patrice Meignan, Eric Nordren, Ben Léo, Jason Lee Parry, Dot Pierson, Livia Rossi, Sandra Serpero, Goldman Sex, Judith Spinoza, Stephan Würth, Von Zadig, Gilles-Marie Zimmermann

Publicité, partenariats et OPS
David Bertrand
db@playboy.fr

Régie publicitaire
Média Obs

Distribution France
Presstalis

Distribution étranger
Export Press

Imprimeur : OCYTO
Traçabilité du papier : 100% PEFC
Pourcentage de fibres recyclées : 0%
Origine du papier : Belgique
Imprimé en France
Eutrophisation : Ptot 0,023 kg/t

Contact
info@playboy.fr

Playboy
91, rue du Faubourg Saint-Honoré 75008 Paris
www.Playboy.fr





anyways

PRESENTS

The Roof 2



DIMANCHE 24 JUIN DE 10H A 14H RENDEZ VOUS POUR UN CARS & COFFEE

SUR LE ROOFTOP DU GARAGE MANNES

36 , Rue François Mitterand 94200 IVRY SUR SEINE

Metro Bibliothèque François Mitterand LIGNE 14





PAR Victor Kerlow

Léonard **Butler**



Léonard Butler est artiste et illustrateur. Avec son caractère coquin et cocasse, il aurait pu collaborer depuis bien longtemps avec Playboy. Parisien à l'univers pop, drôle et critique sur la société, il s'inspire de l'intime, de la vie et de la sexualité sous toutes ses formes avec dérision. Il a à son actif plus d'une centaine de pochettes de disques, mais aussi des fresques murales et des illustrations pour des marques de prêt-à-porter. Il réalise pour ce numéro les illustrations du dossier no-age.

Dorothée **Pierson**



Dot Pierson, auteure, réalisatrice, musicienne et performeuse, travaille autour de l'intime. Elle planche sur son premier roman (parution en 2019 chez Attila), court les prix avec ses courts métrages et sort tout juste son projet musical, Bouche. Directrice artistique et metteuse en scène de la performance pluri-disciplinaire sur l'intimité d12ouze, cette féministe pop pro-sexe nous plonge pour Playboy dans l'univers des trentenaires no-age.

Mathilde **Arnau**



Jeune oiseau de nuit courant les vernissages à la recherche de partenaires dans la presse et l'édition, la sémillante Mathilde Arnau partage son expérience de post-amoureuse qui n'a pas froid aux yeux. Entre vie mondaine et quête de libertés en tous genres, ses enquêtes impudiques en disent long sur les aspirations et les voluptés de la génération Y, comme dans ce numéro.

Von **Zadig**



Von Zadig est un concepteur et graphiste né le 17 septembre 1976 en Belgique. Dès ses premiers pas, il se passionne pour le skateboard, l'art urbain et la construction mécanique. Connu du milieu du custom et des sports moteurs pour ses créations radicales, il s'occupe activement de l'entreprise qui porte son nom. Et fournit également ses talents de consultant spécialisé en conception et design aux plus grandes marques. Avec lui, les moteurs de Playboy grondent ! Dans ce numéro, il a conçu la partie Sports Extrêmes.

Seb **Carayol**



Partageant sa vie entre Marseille et le désert de Joshua Tree, Seb Carayol a découvert son premier skateboard en 1989 et écrit pour la presse spécialisée depuis 1997. Devenu réalisateur de documentaire et commissaire d'exposition, il n'en a pas oublié ses premières amours en nourrissant ses deux blogs Memory Screened et A Visual Sound, et a notamment écrit les livres *Agents Provocateurs : 100 Subversive Skateboard Graphics* (Ginko Press, 2015), ou *From Dirt to Dust* (Editions 19/80, 2016). Son rêve : s'acheter une Renault 18 GTX break.

Sandra **Serpero**



Journaliste art de vivre en free lance, spécialisée food, elle promène sa plume d'adresses gourmandes en tables étoilées. Terrain de jeu : Paris surtout, la France et l'Italie aussi. Passions annexes : la mode, la beauté et le design. Moteur : le plaisir. Style : soit en train de manger, soit en train d'écrire. Pour Playboy, Sandra Serpero nous livre en mots et en images quelques bonnes raisons de s'enthousiasmer.


is the magic
number



Du beau, du bon, du bien

SÉLECTION Sandra Serpero



Jus magnétique

Nouvelle variation de Gentleman, cette essence hédoniste taillée sur mesure pour un oiseau de nuit retranscrit une volupté explosive, presque brute. Une partition olfactive vivace qui puise son énergie et sa sensualité dans des notes d'iris Pallida, de patchouli, de poivre noir, de baumes et de vanille noire. Intense.

Gentleman de Givenchy, 100 ml, 102.50 €



Lotion surdouée

Ce soin hydratant pour le visage SPF 30, gorgé d'antioxydants, assure une protection à large spectre face aux rayons UVA et UVB. Fruit de trois ans de recherche, sa formule patiemment mise au point lui confère une texture idéale qui laisse la peau respirer. À appliquer 20 minutes avant l'exposition solaire, du front jusqu'au cou.

Lotion protectrice visage Aesop, 50 ml, 47 €



Shot vitaminé

Ce sérum spécialement formulé pour détoxifier et réveiller l'éclat des peaux ternes est un véritable concentré de nutrition active qui efface les traces de fatigue cutanée, redonne à la peau toute sa vitalité et détend les traits crispés. Application : quelques gouttes matin et soir sur le visage et le cou.

Sérum Eclat & Energie de Codage, 80 €



Miracle capillaire

Composé à 95 % d'ingrédients naturels, ce shampooing densifiant capture du rassoul pur, riche en minéraux, et une algue de Tahiti reconnue pour ses propriétés revitalisantes. Résultat ? Dès la première utilisation, un cuir chevelu nettoyé en profondeur et des cheveux plus épais, plus forts.

Pâte lavante épaississante de Christophe Robin, 250 ml, 39 €

What time is it?

Time to dance. Time to love. Time to enjoy.

SÉLECTION **Sandra Serpero**









Urbaine

Avec son système de cercles concentriques qui remplacent les aiguilles et libère un tiers du cadran sans sacrifier la lisibilité des heures, la montre Série OOO de la marque Anicorn, tout droit venue de Hong Kong, s'est hissée en véritable icône de style. Logée dans un boîtier en acier inoxydable de 42 mm avec une lunette en cristal saphir, elle fonctionne avec un mouvement japonais automatique ne nécessitant aucune pile.

Anicorn series 000 – Black & white automatic watch, 327 €
www.anicorn-watches.com

Vintage

Modèle iconique de Rolex, la GMT-Master est devenue un objet de haute convoitise. Créée en 1954 pour les voyageurs et pilotes de ligne ayant besoin d'un affichage 24 heures et d'un second fuseau horaire, la GMT-Master s'offre cinq ans plus tard une version devenue emblématique, la 1675, avec un bracelet sport Oyster en maillon plié. Ce modèle avec l'insert bleu et rouge dit « Pepsi » demeure le favori.

Rolex GMT-Master vintage
8200 € ou 151 € / mois
41watch.com

Minimaliste

Reprises par le groupe anglais Zeon en 2009, les montres de la marque allemande aux multiples talents Braun se distinguent par leur design et leur technologie innovante. De l'efficacité avant tout avec ce modèle au mouvement quartz qui arbore un cadran noir, des chiffres blancs, une pointe de couleurs subtiles posées sur les aiguilles et le dateur, et le chic d'un bracelet en maille milanaise.

All black mesh band, Braun,
249 € sur chezmaman.com

Smart

Modèle phare de la gamme Sailor Line de la jeune marque allemande Paul Hewitt, cette montre au boîtier extra-plat et au chic épure évoque les paysages marins avec son cadran bleu et son ancre. Surmonté d'un verre saphir anti-rayure et équipé d'un mouvement à quartz suisse Ronda de très haute qualité, ce garde temps convoque une élégance décontractée qui s'accorde avec aisance aux exigences du quotidien.

Sailor Line gold blue lagoon - Paul Hewitt, 169 €
www.paul-hewitt.com


ANICORN

SÉLECTION PAR
Sandra Serpero

Sous le soleil



Jean clair
Yoxeone
280 €

Sac à dos en toile de coton
Eastpak x Raf Simons
190 €

Chaussettes Kelly Azur
Royalties Paris
19,50 €

Basket en cuir blanc
Golden Goose
315 €

Maillot short long
Ami
120 €

Casquette
The Kooples
45 €

Chemise en popeline
de coton
Paul & Joe
175 €

© DR



Sweat en coton
Commune de Paris
110 €

Short à carreaux
Christian Lacroix
147 €

Serviette de plage
bouclette éponge
100 x 180 cm
La Serviette Paris
150 €

Maillot short
Robinson les Bains
180 €

exactement

Chapeau en paille
Stetson
89 €

Solaire monture en métal
Prada
255 €

Tee-shirt en coton
Eleven Paris
40 €

Mocassin Gommino en veau velours
Tod's
420 €

Reese Cooper et son Instagang

Reese Cooper est un nouveau petit génie de l'industrie de la mode. Créateur self-made-man, il invente un look et un regard sur la jeunesse, entouré d'une bande d'amis obsédée elle aussi par l'adol*essence*.

PAR Judith Spinoza

À 20 ans tout juste, le designer à la tignasse peroxydée a délaissé Londres et Adidas pour lequel il imaginait la collection Spoiled Kids, en référence aux gosses de son lycée des environs de Hammersmith qu'il ne pouvait pas encaisser. Préférant désormais la décontraction de Los Angeles où il a lancé Lone Pine, son propre label, Reese Cooper fait feu de tout bois entouré de ses potes stylés. Créateurs, mannequins, photographes : la petite bande tient déjà le haut du pavé streetstyle alors que la morve lui coule encore du nez. Les marques ne s'y sont pas trompées, décelant chez Reese une capacité naturelle à décoder le désir de mode d'une communauté, à l'image de Virgil Abloh (Off-White, et maintenant Louis Vuitton homme) ou Tremaine Emory (No Vacancy Inn). Reese n'avait que 15 ans et des boutons encore plein le visage quand il a entamé son premier stage dans une agence de marketing, avant de s'investir dans des activités de consulting pour Adidas. Jakob Hetzer, à peine plus quand il est passé de mannequin à modèle de son propre label estampillé de son nom. C'est ce sens inné du style qu'ils ont mis en commun en conseillant Edjer, à la fois boutique en ligne et plateforme d'une génération friande de streetstyle. Autre compagnon de route, Tom Winslade, directeur artistique et designer touche-à-tout, roule sa bosse avec Puma, Stüssy et Vans, tandis que Tom Emmerson, Albert Omier et Bella Newman déroulent leurs photographies à l'urbanité gentiment décadente – skate, soirées, selfportraits oniriques… Au milieu de cette bande de post-ados, c'est la babyface d'Hannah Bennett, une Twiggy sauvage et new-yorkaise, qui remporte la palme des jeunes gens modernes.

1. @jakobhetzer
   Partner in crime, mannequin et créateur.
2. @winslade
   Designer touche-à-tout.
3. @tom.emmerson
   Photographe, vintage & skate.
4. @bella_newman
   Photographe, raw & real.
5. @albertomier_
   Photographe.
6. @hannahbennett7
   New-Yorkaise et model.





1.



2.



3.



4.



5.



6.

Face aux poids lourds de Paris, Milan, New York, elles tentent d'obtenir leur part du gâteau. Barcelone, Londres, Astana, Mexico City ou Cape Town, tour du monde de ces discrets podiums. PAR Judith Spinoza



Barcelone SPA

Organisée deux fois par an depuis 2008, Barcelona 080 fêtait en février sa quinzième édition. Tenue cette année dans le sublime couvent moderniste hôpital de Sant Pau, classé au patrimoine mondial de l'Unesco, elle a pour objectif de propulser la capitale catalane comme lieu de référence en la matière et de promouvoir les talents locaux, comme Ángel Vilda, l'un des lauréats. Sa marque, Brain & Beast, créée en 2010, affiche une note désinvolte, colorée, mix de motifs, logos et slogans. *« La mode se doit d'être critique avec la société. Un grand sens de l'humour est le meilleur outil pour dire avec légèreté des choses qui seraient trop dures à entendre frontalement »*, explique Ángel, qui livre son conseil mode à la fin du défilé : *« Amusez-vous en vous habillant ! »*

www.080barcelonafashion.cat

Les Fashion mini weeks







Mini Mode à Londres EN

Pas question d'entrevoir ici des lianes à la démarche chaloupée et à la mine boudeuse. Ce sont les kids qui font la loi, toutes frimousses dehors. Organisée pour la première fois en marge de la traditionnelle FW londonienne, le Mini Mode show, a fait la part belle aux mini-mannequins et aux marques comme Lady V Couture, Barn of Monkeys ou Plumeti Rain.

www.mini-mode.co.uk

Mexico City MX

L'année passée, malgré les difficultés politiques et le séisme qui ont affecté le pays, la Mercedes Benz fashion week de Mexico City faisait le job. C'est par exemple sous le signe du ballon rond que le créateur Anuar Layon présentait sa collection homme de l'été 2018 : un hommage à la Coupe du monde de football 1986 avec shorts, leggings et sweats. Cette année, le créateur de 32 ans continue d'explorer l'univers du sportswear futuriste : un poncho, un bas de survêtement ajusté, des baskets et une veste technique. Viva Mexico.

www.fashionweek.mx

Cape Town SA

« Il devrait y avoir un Vogue Afrique. C'est la prochaine étape », assénait Naomi Campbell lors de la dernière fashion week de Lagos, au Nigeria. Un appel qui confirme que l'Afrique pourrait constituer un nouvel eldorado pour l'industrie de la mode. Avec la South African fashion week, qui réunit avec succès les designers montants du continent à Cape Town, l'idée d'un luxe à l'africaine se fait toujours plus concrète, comme avec la marque de streetwear chic Dirtylolli.

www.safashionweek.co.za

Joanna Kulig hot as ice

Éblouissante dans *Cold War*, Joanna Kulig est la révélation féminine du 71e Festival de Cannes. Une révélation hotissime qui vient du froid.

TEXTE Xavier Magot



Avec sa blondeur diaphane et son regard azuré, Joanna Kulig a saupoudré les marches du palais de glamour slave. Actrice révélée par *Ida* en 2013, cette travailleuse acharnée était déjà venue à Cannes il y a une vingtaine d'années lors d'un voyage scolaire où elle avait intuitivement photographié les mains sculptées de Polanski et Wajda sur la Croisette. Un signe ? Joanna y croit : *« J'ai toujours su que je ferai ce métier, une voix en moi me l'a susurré. »* Son interprétation magistrale de Zula, chanteuse indomptable mue par son cœur et son besoin de liberté, a bouleversé le Festival de Cannes dans le film du cinéaste polonais Pawel Pawlikowski. En suivant l'histoire d'amour impossible de Wiktor et Zula entre le Paris bohème des années 1950 et la Pologne stalinienne de la guerre froide, le réalisateur oscarisé a essayé de retranscrire au mieux la vie mouvementée de ses propre parents sur plus de quarante années : *« Mes parents étaient des êtres hors du commun, sûrement les plus merveilleux que je n'ai jamais rencontrés, mais il leur était impossible de vivre ensemble. »* Pour se préparer au rôle, Joanna, qui tourne pour la troisième fois avec Pawlikowski, s'est jetée à corps perdu dans son personnage : *« Les séquences de sexe ont été difficiles à tourner car très éprouvantes psychologiquement et même si je me suis inspiré de certains traits de ma personnalité, je me sens aujourd'hui beaucoup plus équilibrée que Zula. »* Tour à tour passionnée, insaisissable et mélancolique, Joanna Kulig livre une partition à fleur de peau d'une intensité qui nous rappelle les meilleurs rôles de Marilyn Monroe et de Gena Rowlands combinés. Sans l'ombre d'un doute : une grande actrice est née.

Cold War, sortie le 31 octobre



Coup Double

Déjà à la tête de Daroco, le duo Alexandre Giesbert et Julien Ross se poste aux commandes de deux adresses parisiennes hors normes. D'abord le Zebra (ex-Zebra Square) planté dans le chic 16e, qui s'offre une nouvelle dimension en se transformant en brasserie d'auteur vibrante. Puis, le tout nouveau Perruche hissé au sommet du Printemps de l'Homme déjà pressentie au titre de "plus belle terrasse de Paris". Entretien croisé avec ces deux amis animés par le désir de surprendre.

TEXTE Sandra Serpero

Quelle est la force de votre duo ?
Julien Ross : notre complémentarité et notre envie.
Alexandre Giesbert : l'amour, la communication, l'empathie.

Qui fait quoi ?
J.R : Alex est cuistot et moi serveur donc naturellement il gère la cuisine et moi la salle. En parallèle, je m'occupe des finances et de la gestion.
A.G : je m'occupe de la cuisine, du juridique et des RH.

La brasserie Zebra en quelques mots ?
J.R: haut de gamme et moderne.
A.G : inspirée, vivante et festive.

Perruche en bref ?
J.R : un jardin sur un toit.
A.G : une vue magique sur Paris.

Daroco, Zébra, Perruche : qu'est-ce qui rassemble ces lieux ?
J.R : un cadre détonnant, la qualité, l'envie de surprendre et un effet wouah !
A.G : le plaisir, l'empathie, la créativité. En un mot, nos valeurs.

Quelles qualités doit avoir une bonne table ?
J.R : de l'empathie, de la justesse pour s'y sentir bien et surtout de la cohérence parce que c'est ça qui fait la différence.
A.G : une assiette bonne et belle, un service attentionné, une décoration soignée, un environnement sonore agréable et une équipe qui fait son maximum pour que le client se régale, s'amuse et passe un bon moment.

Le meilleur lieu pour draguer : Daroco, Zebra ou Perruche ?
J.R : naturellement Perruche, le spot est magique.
A.G : Perruche sans hésiter. Tu lui montres la tour Eiffel, et hop, tu l'emballes !

Vos tactiques pour séduire ?
J.R : j'aime bien prendre les choses en main quand je vais dîner avec une fille dans l'idée de la séduire. Choisir l'apéritif, le vin, la conseiller sur les plats, c'est une façon de la mettre à l'aise et de donner du rythme.
A.G : surtout pas de tactique ! Il faut laisser la magie opérer... Et aussi boire beaucoup d'alcool !

Un plat pour l'emballer ?
J.R : des bucatini à l'amatriciana, je lui fais le coup des Aristochats.
A.G : saucisse-purée.

Un pêché mignon ?
J.R : les frites.
A.G : la poutargue, je croque dedans comme dans une banane.

Quelque chose d'irrésistible ?
J.R : un kebab à 5 h du mat'.
A.G : ma mousse au chocolat.

Un rêve ?
J.R : je le vis.
A.G : tout plaquer et reprendre un petit bistrot avec Julien comme au bon vieux temps. C'est mon projet pour la retraite.

Zebra
3 place Clément-Ader, Paris 16e
Ouvert tous les jours de 7 h 30 à 2 h

Perruche
59 rue de Caumartin, Paris 9e
Ouverture en juillet, tous les jours de 12h à 2h du matin




chill or die

Le CBD made in Paris

C'est en plein centre de Paris que j'ai rendez-vous avec Léo, boss à la cool de French Farm, une pharmacie nouvelle génération qu'il vient juste d'ouvrir avec des potes du biz de la musique. Ici pas question de cachetons de doliprane ou de viagra mais de petites fioles remplies de CBD, un dérivé du cannabis qui ne vous veut que du bien.

TEXTE Maxime Jammet PHOTOS Ben Léo

Première surprise: me voilà dans l'open space le plus détente de Paname, les mecs travaillent avec un grand sourire aux lèvres. Mais attention ça bosse, Léo met les points sur les « i » à ce sujet: *« On n'est ni un cannabis club ni une salle de shoot. »* Deuxième surprise, "French Farm" n'est pas exactement dans la légalité: *« C'est pas illégal non plus »*, glisse en rigolant un associé. Plutôt du genre malin, ils se sont engouffrés dans le vide législatif sur le CBD pour ouvrir cette boutique un peu spéciale à mi-chemin entre un commerce classique et un labo pharmaceutique, d'où la blague sur "French Farmacy".

Méconnu du grand public, le CBD ou "cannabidiol" fait pourtant partie des 80 molécules présentes dans le cannabis, les "cannabinoïdes", au même titre que son cousin THC ou "tétrahydrocannabinol" beaucoup plus célèbre et surtout très mal vu tant par les juristes que les psychologues qui le considèrent comme dangereux.

BIENVENUE DANS LE MONDE MODERNE, CELUI DU PÉTARD BIO ÉLECTRONIQUE

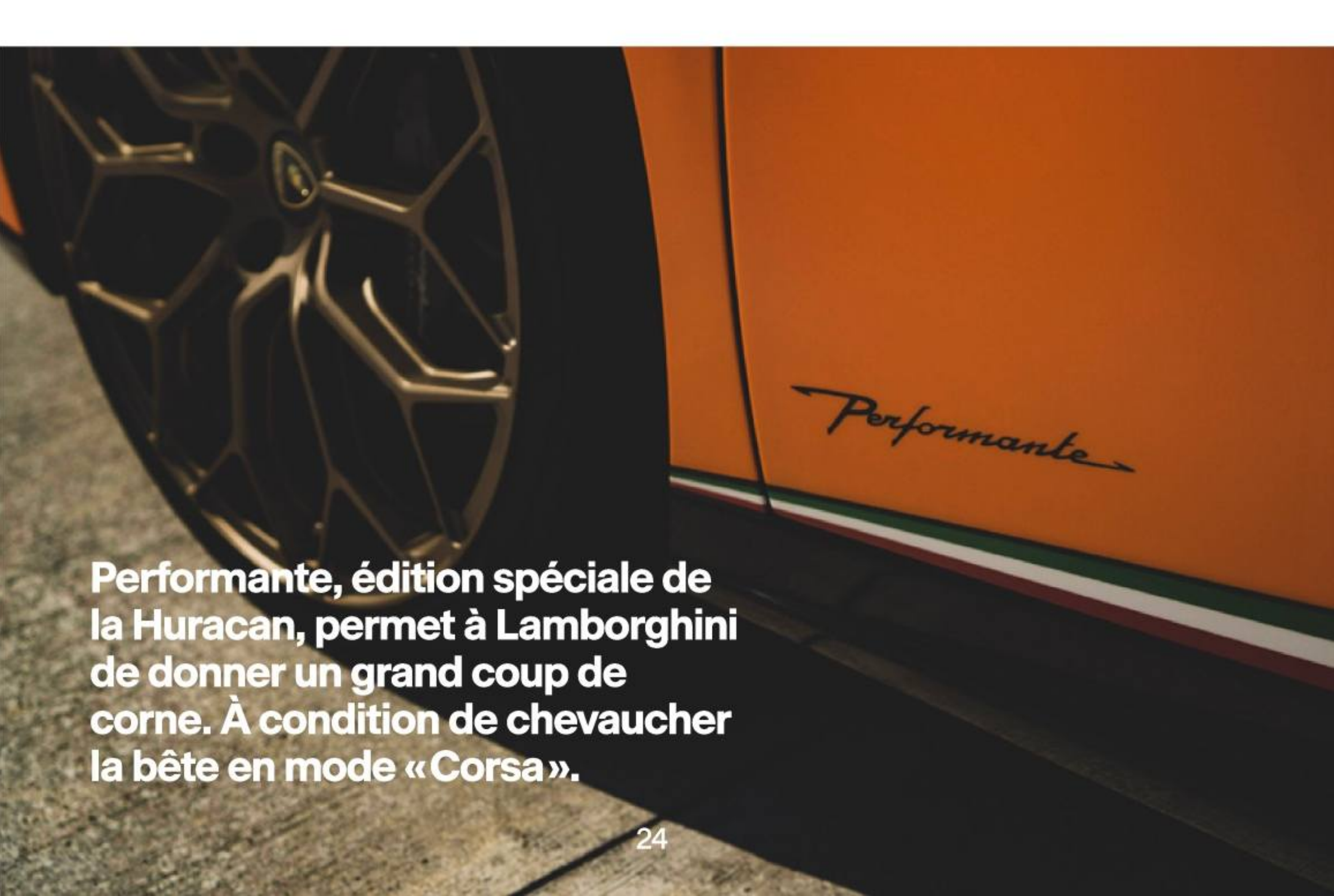
Tout le contraire du CBD : *« Un super aliment, bénéfique pour le corps au même titre que les huiles essentielles enrichies en oméga 3* [...]. *On travaille le produit pour le rendre le plus pur et le plus bio possible, tout ça en circuit court. »* Un nouveau cannabis sans THC *« ou presque »* qui ne défonce pas comme un joint de maryjane classique : *« En gros, t'es pas défoncé du tout. Les gens sont hyper contents de pouvoir consommer du cannabis sans être éclatés. »* Un cannabis qui ne vous veut que du bien. *« Le CBD ne vient pas se loger dans le cerveau... Pas de risque psychotique, contrairement au THC qui est une substance fortement psychoactive. »* Aucun danger mon général, d'autant qu'ici on ne fume pas, on vapote : *« C'est la combustion qui est dangereuse pour la santé. »* Oubliez l'image des jeunes hippies crasseux qui roulent leur joint de cannabis assis sur un trottoir, bienvenue dans le monde moderne, celui du pétard bio électronique : *« On propose un cannabis de luxe, destiné aux esthètes de la fumette. »* Un cannabis de luxe qui vise le bien-être ainsi qu'une véritable expérience gustative au moyen d'e-liquides fortement "terpénisés". Allô Léo ? *« Le CBD a un goût dégueulasse, du coup on a développé toute une gamme d'arômes agréables issus des terpènes, les cannabinoïdes qui agissent sur le goût. »* De quoi vous détendre tranquillement en pensant à Venice Beach, les saveurs choisies évoquant fortement la weed californienne. Un vrai plaisir gustatif que l'on retrouve dans les wookies et autres produits alimentaires inventés par Léo et sa bande de chimistes échappés d'un épisode de *Breaking Bad*. Blague à part, leur but ultime est de créer un vrai "laboratoire de réflexion" pour une meilleure compréhension du cannabis en vue d'une légalisation, en bossant avec des psychothérapeutes, des addictologues et des labos pour "médicaliser la chose" et la reconnaître scientifiquement. En attendant, ils ne restent pas les bras croisés: *« On fait une Cannaparade tous les ans pour rassembler et se mettre d'accord sur un texte commun. »* Pas de guerre CBD/THC ici mais une volonté commune de casser l'image de défonce idiote et de mener une réflexion sérieuse sur le sujet: *« On aimerait que les jeunes arrêtent de se foncder et prennent la parole, créent une industrie. »* Avec en ligne de mire les USA où des cols blancs font déjà fortune dans cette nouvelle industrie verte. De quoi convaincre jusqu'au plus gros consommateur de weed de la planète, Snoop D. Dogg : *« Un jour il en viendra au CBD, quand il en aura marre d'être trop défoncé, ah ah. »*

French Farm
14, rue de la Folie-Méricourt, Paris 11e
Du lundi au samedi de 10h à 20h
Tél.: 01 43 38 71 75
www.frenchfarm.ac



Taureau dans la rue

TEXTE & PHOTOS Von Zadig



Performante, édition spéciale de la Huracan, permet à Lamborghini de donner un grand coup de corne. À condition de chevaucher la bête en mode «Corsa».



Saviez-vous que le taureau de Lamborghini représente le signe astrologique de son fondateur, Ferruccio Lamborghini ? Probablement pas. Car l'homme-taureau fut comme ses voitures : patient, méthodique et réputé indomptable. Du coup, quand Lamborghini annonce une édition « spéciale » de la Huracan, tout le monde s'attend à une tempête de muscles. L'érudit, lui, se rappellera de quelques ratés et des nombreux constructeurs qui ont abusé de la formule pour justifier une augmentation des prix. La question est donc de savoir si l'appellation « Performante » se limite à l'application de simples décalques et de quelques décibels supplémentaires.

D'emblée, la note est très positive : il n'y a pas que quelques logos pour faire briller l'engin. Chez Lambo, chaque nouveau millésime assume la taurine comme cépage. Le look de l'Huracan en devient d'autant plus viril. Sur la Performante, il y a surtout cet aileron qui fascine. Depuis sa fondation, le constructeur n'a jamais fait dans la dentelle. L'aileron ne s'articule donc pas pour se cacher et cette grande aile arrière s'assume totalement fixe ! De plus, il traduit le patrimoine de l'engin mais aussi le fait que la version la plus puissante de la Huracan de route offre plus, énormément plus, sur le plan aérodynamique.

On identifie du premier coup d'œil les appuis aérodynamiques en carbone forgé puis toute l'aérodynamique active qui se cache dans ce coupé prestigieux : l'ALA (pour Aerodinamica Lamborghini Attiva) consiste à gérer la traînée sur la voiture et l'aileron. L'air traverse des ailes et sort par une série de fentes gérées électroniquement. Côté performances, toutes les super-cars actuelles sont bridées pour des raisons commerciales évidentes. Le mode « sport » est ce bouton miracle qui permet aux constructeurs de se faire la guerre sur le papier sans pour autant effrayer les potentiels acheteurs au premier coup d'accélérateur. Passer du mode normal, déjà très impressionnant, en mode sport ou « Corsa », tutoie l'extase. On retrouve dans la Performante beaucoup de la folie qui habitait les constructeurs dans les années 1990. Le moteur V10 de 5,2 litres a gagné 30 chevaux – soit un total de 640 chevaux pour 1 380 kilos. Du coup, ce couple moteur-châssis sonne comme un orchestre de cuivres. Appuyé au sol par une aérodynamique qui génère jusqu'à 750 % d'appui supplémentaires, le V10 offre des sensations dignes d'un opéra de Verdi.

À haute vitesse, tout est déjà dit. Sauf que c'est encore plus. On est plaqué au sol par l'adhérence supplémentaire qu'apporte le système aérodynamique et les pneus Pirelli P Zero Corsa fournissent un grip exceptionnel pour des vitesses de passage affolantes en courbe : la Performante chante comme une voiture de course, vous renvoie en enfance et distille des sensations dignes d'un avion de chasse.

La Performante en quelques chiffres
Poids à vide (kg) : 1 382 kilos
De 0 à 100 km/h : 2,9 secondes
Vitesse maxi : 325 km/h
Consommation mixte : 13,7 litres /100 km

Équipage de feu

TEXTE Jean-Denis Claessens
PHOTOS Von Zadig



Très prochainement, les aficionados de Playboy pourront soutenir la moto qui représentera le magazine aux grandes oreilles dans un Flat Track hors du temps.

C'est lors d'une soirée printanière très arrosée qu'a été lancée l'idée de Playboy Racing. Puis vint l'envie d'inaugurer le département en montant de toute pièce un Flat Track Vintage destiné aussi bien à la piste qu'à la route. Pourquoi le Flat Track ? Car de toutes les disciplines du genre, elle est la moins coûteuse, la moins dangereuse et la plus sensationnelle : les pilotes tournent en rond sur un anneau de terre battue, comme en Nascar, la glisse est permanente et les angles pris par les machines sont époustouflants. Un véritable jeu d'équilibriste !

Alors que la moto est encore en construction, notre première pilote est déjà dans les starting-blocks. Playboy a bien tenté d'approcher les meilleurs représentants du Moto GP mais – on ne se refait pas –, notre préférence va aux belles filles et aux vieilles motos – en l'occurrence, un pétard de 1 000 cc. L'association des deux risque de faire des émules sur les circuits et les festivals cet été. Pour première destination, nous avons choisi Mettet en Belgique, berceau du motocross et du Supermotard. Devenu un haut lieu de la vitesse depuis la création de son circuit permanent, Mettet est en perpétuelle évolution grâce à la créativité de son président Freddy Tacheny. Également à l'origine d'une filière de détection de jeunes talents belges, il ne lui a pas échappé que de plus en plus de pilotes de GP s'entraînent sur des circuits de Dirt-Track. L'inauguration de notre moto se fera donc en présence de pilotes aguerris et d'autres machines destinées à envoyer du lourd.

Comptez donc sur Playboy pour faire la promotion de cette discipline américaine peu connue en France. L'engouement croissant depuis plusieurs années nous permettra peut-être de vous rencontrer sur une piste. Car en plus de Mettet, six pistes sont reconnues par la Fédération française de motocyclisme : Morizès, La Réole et Tayac en Gironde, Miramont-de-Guyenne et Marmande dans le Lot-et-Garonne et Mâcon.














0-AAT-064
OMP
PIRELLI
AUTOMOBILI LAMBORGHINI
SQUADRA CORSE
intensum
OMP
S.Bovy

La fabuleuse

TEXTE Jean-Denis Claessens
PHOTOS Von Zadig

La Lamborghini Countach 25e anniversaire suinte la testostérone. Retour sur l'histoire de ce modèle mythique.

« Countach ! », s'est écrié Bertone en personne quand il a vu le proto de la future Lamborghini dessiné par Marcello Gandini. Le célèbre designer turinois donna ainsi son nom à celle qui allait devenir l'une des super-cars les plus représentatives des années 1980. Mais que signifie "Countach" ? La présence de Sarah Bovy, pilote usine chez Lamborghini, va nous aider à comprendre cette appellation qui échappe exceptionnellement à la famille taurine. En 1974, année de sortie de la première Countach, les super-cars ne sont pas légion. Dans les rues, on croise essentiellement des Peugeot 504 et des Renault 5, mais aussi quelques coupés de chez Ferrari comme la 308, la Dino ou encore la BB, concurrence toute désignée de Lamborghini. « *En piémontais, "countach" signifie "fabuleux", explique Sarah pour expliquer le mot sortie de la bouche de l'industriel turinois. Ses équipes venaient de marquer au fer rouge l'histoire de la voiture sportive.* »

La Lamborghini Countach 25e Anniversaire que nous présente Sarah est la plus aboutie des "fabuleuses". Sortie en 1988 pour célébrer les 25 ans de la marque, elle a bénéficié de gros moyens qui ont porté leurs fruits : cette version commémorative devint la version la plus produite avec 650 exemplaires vendus. Toujours équipée de son fabuleux moteur de 5,2 l et de 455 ch, l'édition anniversaire se distingue de ses jumelles par un châssis entièrement revisité. *« À l'époque, il fallait du courage pour jouer le torero à haute vitesse »*, détaille Sarah en nous rappelant qu'atteindre les 300 km/h était réellement un sujet complexe.

Le travail des ingénieurs porta donc principalement sur le châssis et la carrosserie. Deux grands noms apportèrent leur savoir-faire : Sandro Munari, pilote de rallye qui mena la Lancia Stratos sur la première place des podiums, et Horacio Pagini, qui créa plus tard sa propre marque avec le modèle Zonda. Sandro eut comme mission d'adapter les nouveaux pneus P Zéro et d'assurer la stabilité de la voiture à haute vitesse. Visibilité minimale, direction de camion, embrayage dur comme du béton et levier de vitesse brutal, les premiers tours de roues sont éprouvants et les suivants affolants. À allure de plus en plus élevée, l'erreur n'est pas permise. Mais, comme le rappelle Sarah, la capacité d'adhérence des immenses Pirelli étonne encore aujourd'hui.

Horacio Pagani élabora, lui, un kit carrosserie destiné à mieux refroidir le moteur, gros point faible des modèles précédents. Il en profita aussi pour créer de nouveaux appuis aérodynamiques. Voiture brutale, excessive, extravagante, cette Lambo divise. Nous, on l'adore. Un conseil : ouvrez les portes "coléoptères" pour manœuvrer car, assis, on ne voit rien au volant de ce missile.

Tiga dans la zone

TEXTE Von Zadig
PHOTO France Ô

Élue première dauphine Miss France en 2006, Tiga a fait ses premières apparitions sur le petit écran la même année dans l'émission d'Arthur, Les Enfants de la Télé, où elle animait une chronique. Franco-centrafricaine ayant grandi au Burundi, dans les Landes et à Cuba, elle a animé sa propre émission sur W9, Hit talent, avant d'être recrutée par une agence de mannequins et de s'envoler pour les fashion weeks. Depuis 2011, France Ô lui confie la présentation de Riding zone, le magazine des sports extrêmes et des cultures alternatives.



Niveau actu, Tiga a récemment rejoint France 5. En plus de Sophie Jovillard, Jérôme Pitorin et Raphaël de Casabianca, elle présente Échappées belles, le magazine d'évasion et de rencontres autour du monde depuis juillet 2017.
Son prénom, Tiga, c'est ses racines. Cela signifie « révolutionnaire » dans sa langue natale. Dans la vie de tous les jours, elle est donc plus qu'une "star". C'est une militante de l'humanité. C'est une bourlingueuse. C'est une femme de la nouvelle vague. Férue de danse et d'escalade, elle porte dans sa voix la volonté de toute une génération de construire un monde différent, éloigné du consumérisme et focalisé sur la protection de notre patrimoine écologique.

Dès le premier abord, Tiga séduit par sa simplicité. Sa beauté, c'est l'unité, l'ordre et l'harmonie. Alors qu'elle se confie sur elle et les caps importants de sa vie, l'on se sent intime. Elle nous explique qu'en voyageant, elle a pris conscience qu'il fallait consommer différemment et de manière plus responsable, que la famille et les amis sont importants, que vivre d'une nourriture plus saine et d'amitié est la base d'un engagement fort pour la nature. À sa manière, elle veille à donner la parole pour un environnement meilleur.

Du coup, quand Tiga parle beauté... C'est avec humanisme. Pour elle, celle des êtres n'est pas comme celle des choses. Et la femme ne doit pas être considérée comme un objet. Elle n'hésite pas à nous rappeler (*Playboy*) qu'il faut considérer les drames que causent les photos retouchées et la sexualisation des clichés chez les jeunes. Elle plaide dans chaque mot pour un retour aux valeurs essentielles de l'amour sur un ton unique, conscient et volontaire.

Son rêve secret? Ce n'est malheureusement pas de m'inviter moi ou la rédaction de Playboy au restaurant. Son rêve secret: il est lié à toute la diversité du monde. Elle parcourt les paysages pour trouver la beauté, que se soit dans l'image ou les histoires. Elle désire plus que tout mettre en avant les nouveaux héros et cette poignée de personnes sur terre qui brillent par leur volonté de vivre différement. Elle aime le nouveau militantisme, les associations et les communautés locales qui œuvrent pour le bien de la planète.

J'en arrive au final à comparer Tiga à un de mes idoles: Laird Hamilton. Comme lui, Tiga est une star "majuscule" du monde de la glisse. Comme lui, elle a cette volonté de vivre autrement et de se tourner vers une vie saine et engagée. Représentante des sports extrême, elle est surtout de celles et ceux qui nous rappellent que la seule condition de survie de l'humanité réside dans l'établissement d'un rapport plus humble avec soi-même, l'autre et la planète.

Viks GT TheArsenale



Construit entièrement à la main en Estonie, cette édition spéciale Viks GT est une collaboration exclusive avec TheArsenale. S'inspirant des exotiques Italiens, c'est la chose la plus proche d'un super vélo sur la route. Il utilise un courroie d'entraînement en fibre de carbone et est extrêmement léger grâce au cadre tubulaire fait à la main en aluminium. Le siège est haut pour un look de performance agressif.

SAY29 Runabout



Le SAY29 Runabout de SAY Yachts est un bateau en fibre de carbone qui ne pèse que 1380 kg, extrêmement léger pour 8,85 mètres de longueur. SAY Yachts, au lieu d'opter pour des couleurs normales, peint dans une couleur vert vif pour attirer toute l'attention. Son design élégant et ses performances incroyables en font un bateau parfait dans les eaux agitées comme calmes.

United Skates of America

TEXTE Seb Carayol

BIBLIOGRAPHIE EXPRESS SKATE ET CONTRE-CULTURE

Seen/unknown : The Art of Todd Francis (WINS Publishing, 2015).
Seen/unknown : The Art of Marc McKee (Marc Batty Publishers, 2011).
Shit : The Big Brother Book (Gingko Press, 2016).
Introducing: Jenkem vol. 1 (Jenkem publishing, 2017).
Agents Provocateurs : 100 Subversive Skateboard Graphics (Gingko Press, 2015).

Planches anti-Trump, marque de board ouvertement queer… Le skateboard, objet de la contre-culture militante, s'était lentement laissé phagocyter par le marketing. Il a décidé de rentrer à nouveau en résistance.

Nous sommes en 1981. Un magazine sale gosse du nom de *Thrasher* vient de sortir. Avec lui, le skate s'affranchit officiellement du rose bonbon hippie qu'est devenu son père (le surf) et se vautre avec délice dans la contre-culture. À la même période, apparaissent les premiers graphiques peints sous les boards, notamment ceux de Wes Humpston pour Dogtown Skates. Mais le skate art dénonce peu, se contentant d'illustrer. La donne va changer au début des années 1990 : des marques comme Antihero, Real, $lave ou Trauma donnent un peu de grain à moudre intellectuel avec des décos prenant politiquement la parole. Le premier coup de maître est à attribuer en 1990 à Johnny Mojo, artiste punk de chez Santa Cruz Skateboards, qui représente George Bush Sr., alors va-t-en-guerre de la guerre du Golfe, en Adolph Hitler. *«J'ai fait un collage juxtaposant leurs deux demi-faces, se remémore-t-il aujourd'hui. La planche a été imprimée et est partie dans les skateshops. Certains, dans des États conservateurs, ont eu un peu de mal à les écouler, mais s'autoriser ceci relève du premier amendement des États-Unis garantissant la liberté d'expression ! Cela m'a fait tout bizarre, en 2006, de voir sur un mur un tag qui disait Bush = Hitler... Une autre Bush à la Maison Blanche !»* Si le reste des années 1990 sera plus sporadique, il semblerait que, depuis 2016, les étoiles se soient réalignées et les conditions, à nouveau réunies pour que le skateboard devenu malgré lui objet du marketing jeune, fun et overdosé en boissons énergétiques ait envie de redevenir un mégaphone contre-culturel. On pourrait même dire : politique.

TRUMP ET NIXON

Le catalyseur parfait de ce changement porte un nom : Donald Trump. Son décor : la campagne électorale qui précède son arrivée au pouvoir. Le légendaire artiste Sean Cliver sort en premier la chevrotine. Connu pour ses décos de planches aux cartoons ultra-provocateurs dans les années 1990 – une ribambelle de bébés fumant du crack ou vêtus de cagoules du Ku Klux Klan, par exemple –, ce nerd revendiqué et taiseux lance depuis Los Angeles, avec sa marque Paisley Skates, une vague d'attaques anti-Trump alors que personne ne s'imagine sérieusement voir le milliardaire arriver au pouvoir. Parmi les décharges sanglantes, deux planches : une «Fuck you, folks !» à l'effigie du futur POTUS – *«Elle est inspirée par les dessins animés Looney Tunes car je pensais encore que sa campagne était une vaste blague»*, explique-t-il –, et une autre un an après son élection, reprenant l'anti-père Noël mythologique Krampus, bête cornue présente dans certaines mythologies européennes. Pour Sean, qui a déjà dessiné Poutine, Obama et Kim Jong-un main dans la main sur des boards, et plusieurs fois Hitler, notamment pour sa collaboration avec la marque de streetwear Supreme, caricaturer Trump s'avèrera d'une grande facilité, à un détail près : *«Ses cheveux. Tout le reste est une caricature en soi avec des traits très reconnaissables. Mais réussir à capturer impeccablement cette espèce de sculpture orange mérite une médaille !»* D'autres marques (Consolidated, Enjoi, Real...) emboîtent le pas pour égratigner ce président dont le comédien d'origine indienne Vir Das qualifie l'élection de «mariage forcé avec l'Amérique». Dans ce festin anti-trumpiste, les pinceaux de Todd Francis, habituellement prompts à dégainer sur des thèmes socio-politiques pour la marque de planches Antihero, sont restés pour l'instant étonnamment silencieux. *«On a fait quelques planches avec Richard Nixon dessus parce que c'était l'une des obsessions de Julien Stranger, le boss de Antihero, et qu'il représente une époque si sombre et si bizarre, explique le skate artist. C'est très marrant d'utiliser Nixon aujourd'hui car c'est presque de l'histoire médiévale pour la plupart des gens. Même si je dessine régulièrement des cartoons anti-Trump pour Penthouse, je m'abstiens avec Antihero car on est politique quoiqu'il arrive, mais sur des thèmes plus généraux – la pollution, la surpopulation... Surtout, j'ai vraiment l'impression que les gens s'en foutent : vive les gens !»* D'après Todd Francis, érafler les politiques du moment sur un skateboard ne servirait donc pas à grand-chose. Que reste-t-il alors pour militer aujourd'hui sous un skateboard ? Quelle cause pour faire bouger les lignes ?

ÉRADIQUER LE «BRO JOCK»

La réponse vient peut-être du côté de San Francisco et se nomme Unity Queer Skateboarding (UQS). Pour son fondateur Jeffrey Chung, tout est parti du fanzinat et de l'édition artisanale promouvant les artistes queer, avant de devenir une marque de planches à part entière en 2017. UQS sponsorise des skaters LBGT et, surtout, leur apporte soutien et visibilité. Pas si facile, car le monde du skate a souvent évité de faire son autodiagnostic d'homophobie larvée, détournant par exemple le regard lorsque Jay Adams, skater mythique, faisait quelques mois de taule pour avoir frappé et tué un jeune gay en 1982. Sauf qu'en 2016, se décidant à enfin révéler publiquement un secret de polichinelle, le skater pro Brian Anderson se décidait à faire son poignant coming out officiel, le premier (!) d'un skater connu. *«Cela a fait une énorme différence, déclare Chung, surtout pour les ados queer qui veulent faire leur coming out aujourd'hui. C'est ironique de voir que le skate, qui tire grande fierté d'être une contre-culture, peut aussi prendre part à une culture hétéronormative qu'il pense combattre.»* Pour en éradiquer ce qu'il appelle la mentalité «bro-jock» (beauf sportif, en gros), Chung peint à la main, en micro-artisan motivé, des corps de mecs sur des skateboards, mais pas spécialement fantasmatiques comme aurait pu le faire un Tom Of Finland : il veut juste interpeller et fédérer, pas ajouter du cliché aux clichés. *«Être queer, c'est un état d'esprit et pas juste une sexualité. En étant sur ce projet 100 % inclusif, Unity peut être une idée bien plus vaste qu'une marque gay de skate, afin de briser ensemble les barrières.»* Alors qu'il officie dans un champ radicalement différent, Sean Cliver fait écho à Jeffrey Chung : l'ennemi intime du skate n'est peut être pas un homme politique ou un président, aussi controversé soit-il. Pour qu'il joue à nouveau son rôle de contre-culture, le skate doit savoir se friter contre toute une mentalité, celle peut-être portée par son irruption aux Jeux olympiques de 2020. *«J'entends beaucoup de gens dire qu'il faut séparer skate et politique, assène Cliver. Ma mission à moi, c'est plutôt de faire en sorte que le monde macho du sport-spectacle ne gangrène pas cette culture.»* Avant de conclure, dans un élan mêlant espoir et fatalisme : *«Comme Don Quichotte, on a tous nos propres moulins à combattre.»*



La religion du surf a son lieu de pèlerinage : au Portugal, des vagues monstrueuses viennent frapper les côtes de Nazaré, les transformant en paradis pour les uns et en enfer pour les autres.



TEXTE Von Zadig
PHOTO AFP

La ville de Nazaré, perchée à 118 mètres d'altitude, se situe dans la région nord-ouest du Portugal. Ses maisons blanches aux tuiles ocre s'étendent sur 83 km² et abritent habituellement 15200 habitants. C'est une destination calme et ensoleillée où on promène son short et son board en sirotant des cocktails. On pratique l'amour, la pêche et le chant. Mais, durant les mi-saisons, c'est une toute autre ambiance. Les vagues de Praia do Norte ont ceci de spécial qu'elles génèrent une ferveur spectaculaire. La population double, les combinaisons en néoprène remplacent les shorts et les surfs se transforment en guns. C'est qu'ici, on ne communie pas uniquement avec le mystère des éléments. On y prêche celui de l'adrénaline, cette religion du XXIe siècle dont les fonts baptismaux remontent au film *Point Break*. La géographie du canyon sous-marin de Nazaré (Canhão da Nazaré), au large de la bourgade, se prête au risque. Le golfe a en effet cette particularité qu'il crée depuis des siècles des vagues titanesques durant les mi-saisons. Des vagues qui, au même titre que Jaws à Hawaï ou Puerto Escondido au Mexique, enfantent des cérémonies autour du surf : des rites, des cultes, des êtres hors du commun, pour ne pas dire des personnes à l'aura sacrée. Si bien que les spécialistes disent qu'à Nazaré, comme à Nazareth, il n'y a pas que des hommes. Il y a aussi un Dieu. Ou des dieux.

LE JÉSUS DE NAZARÉ

C'est deux millénaires après la naissance de Jésus-Christ que commence l'an zéro de la génération glisse. Les mauvaises langues diront que, depuis toujours, les plus grands surfeurs cherchent à affronter le grand frisson. Mais c'est en 2013, sous la planche du Jésus de Nazaré (aka Garrett McNamara) que fut célébré le nouveau testament du surf. Nouvelle bonne parole car ici, en eaux saintes, un homme ultra-cool a dompté un monstre de près de trente mètres de haut, soit 620 000 tonnes d'eau. La sainteté du geste a aussitôt secoué la planète surf et, surtout, la communauté de ceux qui consacrent leur vie à chasser des houles démesurées à travers les océans. Le 27 janvier pour être exact, Garrett a prodigué le premier miracle du Big Wave (grosse

Le culte Nazaré



vague). Depuis, bon pied, bon œil, le Jésus de Nazaré prêche le culte à Nazaré. Mais Garrett McNamara, l'Américain de 49 ans né à Pittsfield dans le Massachusetts, n'est plus le seul à y célébrer la foi. Dès le lendemain de l'exploit, le Sinaï marin s'est transformé en lieu saint. Il y a eu l'apôtre français Benjamin Sanchis. Puis l'Allemand Sebastian Steudtner, autre surfeur de légende. Et, enfin, toute cette nouvelle église qui refait du surf le sport des dieux.

CRUCIFIXION SOUS-MARINE

Nouvelle religion ? On ose la comparaison car on y parle de foi en lieu et place de surf. Il ne faut pas chercher dans la rationalité ce que vont faire les surfeurs là-bas : ce genre de défi exige une ferveur évangélique. Ceux qui ont déjà tenté de surfer le monstre d'eau savent qu'avant de plonger, il faut prier. Car on y passe du plaisir de la glisse au violent rappel à l'ordre en cas de wipe-out. Sous cette vague, ce n'est pas une simple tasse d'eau mais la crucifixion qui vous attend. Le programme essorage se transforme en torture biblique. Engoncé dans un gilet, les muscles transpercés par une eau glaciale, la descente vers les profondeurs abyssales semble éternelle. Les poumons s'écrasent, les secondes deviennent des heures et le supplice fait plier l'espoir. Mais s'ensuit, parfois et heureusement, la résurrection. Comme pour la jeune surfeuse Maya Gabeira qui sortira miraculée mais profondément traumatisée du chemin de croix de la Praia do Norte.

Bleu Noir

Vous adorez le lapin de Playboy mais hésitez encore à vous le faire tatouer sur le front ? Le studio Bleu Noir relooke le logo bunny pour une série limitée de tee-shirts, disponibles lors d'un apéro le 28 juin à 18h dans son salon de tattoo parisien au cœur des Abbesses.

TEXTE Pierre de Baudoin

ILLUSTRATIONS Gael 5XP10, SteveTaniou, Jeykill, Veenom, Violette Chabanon, Marinelise

Nouvelle vague du tatouage

Si jamais vous avez un jour l'idée géniale de vous faire encrer un gros fil barbelé tribal autour du bras ou une série d'idéogrammes chinois traduits à l'arrache, mieux vaut éviter de débarquer à Bleu Noir. Posté depuis huit ans dans le quartier des Abbesses à Paris, le salon met le paquet sur sa patte artistique. *«On est tout sauf traditionnel,* prévient Jeykill, qui tatoue souvent des bras entiers en free hand, en dessinant direct au feutre sur la peau. *Je faisais partie du collectif d'artistes 9e Concept et je suis arrivé dans le monde du tattoo un peu comme un ovni. En fait, je vais puiser autant dans des influences ethniques et polynésiennes par exemple, que des codes urbains, du côté du street art et du graff.»*

Si, dans la boutique, chacun bosse avec son propre style, l'esthétique de la glisse colle bien à la peau de Bleu Noir. Veenom, lui aussi cofondateur et résident, se base sur l'univers du punk et du skate, et Jeykill a toujours baigné dans le milieu : *«J'ai fait beaucoup de snow et j'ai commencé le surf assez tard, à 33 ans. Pour pouvoir surfer toutes les semaines, je me suis installé à Biarritz. Il y a deux ans, on y a même monté un second salon.»* En tant qu'artistes et graphistes, les membres de l'équipe collaborent régulièrement avec des marques comme Dior, Nike, Levi's, Van's ou Carhartt. Jeykill développe d'ailleurs avec Veenom un studio qui propose logos, identités visuelles et direction artistique, Bleu Noir Studio.



SURF AND DESTROY

Selon Jeykill, rien d'étonnant à voir un lien aussi fort entre tattoo et glisse, vu, entre autres, l'histoire du surf en Polynésie : *«Là-bas, les gens sont hyper tatoués, c'est culturel. Aussi, pour pouvoir surfer toute l'année sur des spots sympas, les surfeurs voyagent beaucoup et ramènent des tatouages comme souvenirs. Ceci dit, il n'y a bizarrement pas tant de sportifs tatoués que ça en compète de haut niveau. C'est beaucoup plus le cas pour des sports plus destroy, comme le BMX ou le motocross. Mais certains naviguent entre les deux cultures, comme Christian Fletcher, un gros représentant de la culture surf-skate en Californie, hyper hardcore, avec une tête de mort tatouée à l'arrière du crâne.»*

Jeykill a beau préférer tatouer ses propres dessins, il lui arrive de faire quelques exceptions pour des potes : *«On a déjà refait des logos iconiques de marques californiennes, comme Independent ou Santa Cruz, avec la screaming hand de Jim Phillips, un illustrateur référent dans l'univers de la glisse.»* Jeykill porte d'ailleurs sur sa peau le slogan «Bad Boy Club» d'une vieille marque de surf, Life's A Beach. Mais quand on lui demande son tattoo préféré, il ne peut se résoudre à choisir : *«Par exemple, j'ai une lettre "S" complètement foirée au-dessus du pied droit. C'était pour l'enterrement de vie de garçon de Veenom, à Londres. On est arrivés éméchés chez un tatoueur, et tu imagines bien qu'à 17 h un samedi, tu ne vas pas tomber sur le mec le plus doué de la capitale. Eh bien même ce tattoo un peu pourri, je l'adore. Je rigole dès que je le vois : derrière, il y a une histoire de potes.»*

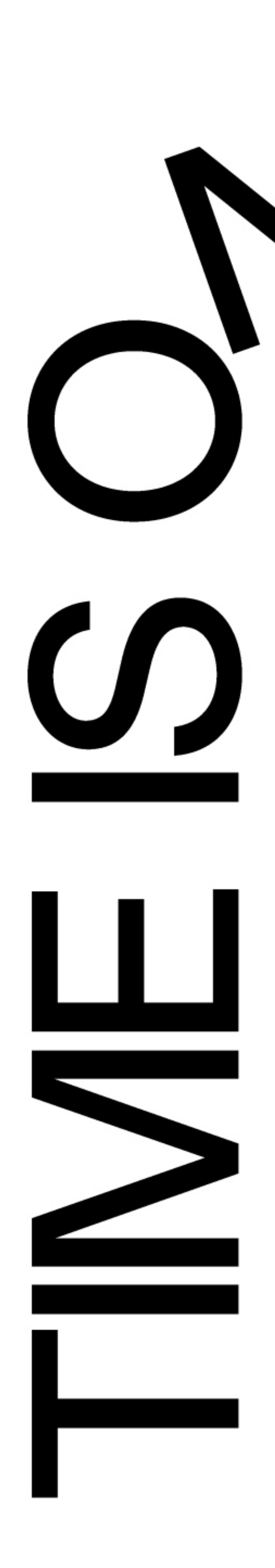
Bleu Noir Paris
25 rue Durantin, 75018 Paris
Bleu Noir Biarritz
4 avenue Voltaire, 64200 Biarritz
www.bleunoirtattoo.com
www.bleunoirstd.com

L'ÈRE





QUEL ÂGE AVEZ-VOUS VRAIMENT ?



MY SIDE

Axelle Laffont photographiée par
Gilles-Marie Zimmermann @ Angela de Bona
—
Assistante photographe : Célia Marjolet
Direction artistique & production : Mélanie Brault
Stylisme : Laura Marciano
Assistante styliste : Livia Rossi
Make-up : Giulio Panciera
Hair : Vincent de Moro @ Airport Agency
Modèles : Matthias Dandois, Wael Sersoub, Victor Meutelet
Merci à Mathieu Lamson et Delphine Cauly



Maillot une pièce **vintage**





Tee-shirt vintage
Culotte The White Briefs



Axelle Ensemble lingerie Yasmine Eslami
Culotte maillot Yasmine Eslami
Lunettes de soleil Alexandre Vautier x Alain Mikli
Victor Short Alexander Wang x Adidas
Matthias Short Norrona



Ensemble de lingerie Sabia Rosa


Chemise et bermuda Prada


Survêtement Pressure Clothes
Pantalon Off White
Bracelet Dary's


Tee-shirt Budweiser


Chemise Roberto Cavalli
Pantalon Acne Studios



Culotte Marieyat
Bijoux corps styliste



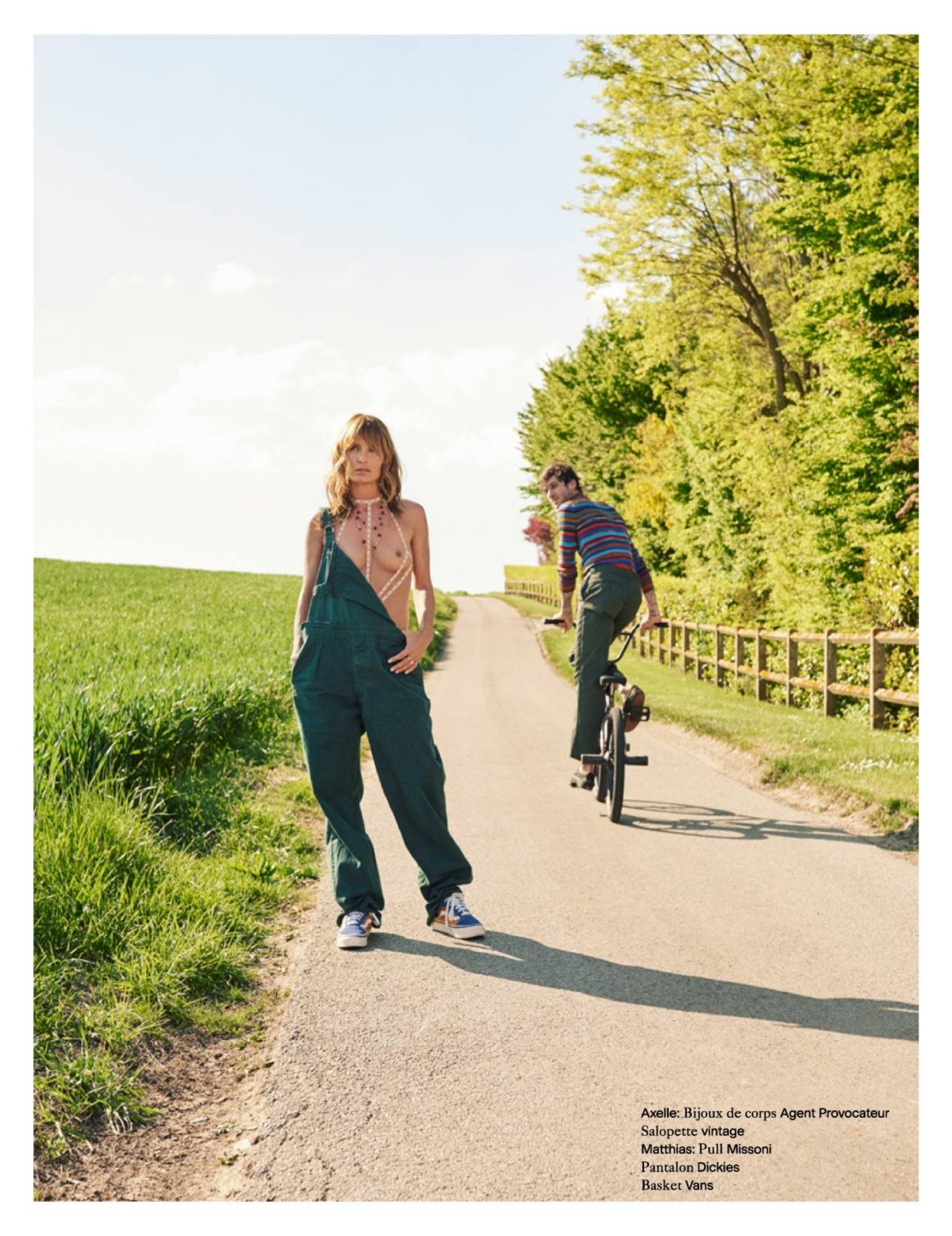


Axelle: Top Marieyat
Culotte The White Briefs
Escarpins Maison Ernest
Chemise vintage

Victor: Jogging GMHB on Matches Fashion
Chaussettes Prada
Gourmette Dary's
Baskets Rebook
Lunettes Rayban

Wael: Pantalon Golden Goose
Boxer Petit Bateau
Chaussures Golden Goose

Matthias: Débardeur Hanes
Pantalon Dickies
Baskets Vans



Axelle: Bijoux de corps Agent Provocateur
Salopette vintage
Matthias: Pull Missoni
Pantalon Dickies
Basket Vans



Débardeur Hanes
Culotte Marieyat
Lunettes Victoria Beckham
chez Marc Le Bihan





Dans *MILF*, Axelle Laffont aborde la question du no-age ou comment trois quadras avec des parcours de vie différents se laissent à leur grande surprise charmer par un trio de vingtenaires. Interview sans âge sur l'âge, le soleil dans les yeux.

ENTRETIEN Raphaël Turcat

Axelle, tu as 47 ans. Mais quel est ton âge dans la vraie vie ?

Malheureusement, je ne peux pas mentir car mon vrai âge est sur Wikipédia. J'ai essayé de le changer trois fois mais ils me le remettent systématiquement, ah ah ! Pour répondre précisément à ta question, j'ai mon âge pour plein de choses où ma responsabilité est engagée – comme entre autres, élever ma fille de 12 ans – et un âge plus fantaisiste quand je veux être en dehors des codes, les transgresser, être libre au maximum.

Avant même les applis de rencontre, Houellebecq disait que la drague c'est la loi de l'ultra-libéralisme : les plus forts s'en sortent alors que les plus faibles sont condamnés à rester sur le bas-côté. Qu'en penses-tu ?

Moi, je suis plutôt en compassion, quelle que soit la drague, sauf si c'est agressif bien sûr. Je trouve ça assez charmant quelqu'un qui drague, même si c'est maladroit. Et si jamais c'est un peu gauche, je reste polie parce que la personne a quand même pris son courage à deux mains.

Dans ce contexte, quels sont les principaux atouts séduction de la Milf ?

Les Milf offrent un nouveau visage de la séduction libre et affirmé. Moi, je suis célibataire et les hommes de mon âge me draguent peu, par exemple. Ils sont déjà bien avancés dans leur vie et s'ils doivent se remettre en couple, ce sera beaucoup plus fréquemment avec une femme de quinze ou vingt ans de moins. Donc, quand tu es une quadra aujourd'hui, souvent tu te fais draguer par des hommes plus vieux, ou de plus en plus par des beaucoup plus jeunes.

C'est particulier quand même…

Et en même temps, pourquoi devrait-on être cloisonné dans un âge ? Personnellement, ce serait plus simple d'envisager une vie amoureuse avec quelqu'un de mon âge, mais c'est avant tout l'alchimie entre deux personnes qui est important, plus que l'âge en soit.

Pourquoi plais-tu à des garçons plus jeunes que toi ?

Il faudrait leur demander… Je ne sais pas. Peut-être parce que j'ai un côté juvénile qui vit toujours en moi. Et puis aujourd'hui, les plus jeunes assument tout : fantasmer sur une femme plus mûre – ce qui existe depuis la nuit des temps – est beaucoup plus assumé qu'avant. Les filles de leur âge ont appris la sexualité sur les sites pornos et j'ai l'impression qu'elles sont souvent dans une recherche de performance : il faut savoir tout faire, comme les mecs le pensaient avant elles. Du coup, beaucoup de jeunes hommes, plus immatures que la gent fémine à âge égal, cherchent peut-être plus de tendresse, je ne sais pas… Une femme plus âgée peut devenir ainsi plus attirante aussi pour ça.

Dans *MILF*, tu parles indirectement de porno (comme du squirting) et de son influence sur l'apprentissage de la sexualité. Cela t'émeut ou t'attriste-t-il ?

Ni l'un ni l'autre. J'aime bien l'idée de vivre avec son temps, je suis dans cette dynamique-là. L'exemple du squirting est amusant : il y a vingt ans, on parlait de femmes fontaines et c'était la honte absolue. Aujourd'hui, un homme qui arriverait à faire squirter sa petite amie serait un cador ! Ce sont les nouveaux discours qui accompagnent l'évolution de la sexualité. À l'époque aussi, tout le monde parlait du point G, aujourd'hui, c'est le squirting, je trouve ça drôle. Je ne suis pas une spécialiste, ce que je trouve dommage, c'est le culte de la performance dans la sexualité aujourd'hui.

T'es-tu déjà dit un jour : « À tel âge, je décroche » ?

Jamais. Enfin, moi, je ne suis pas une vraie séductrice. Ce qui m'habite, c'est l'amour tout court. Il n'y a rien de plus incroyable dans notre vie que l'amour – l'amour-amour ou l'amour amical. C'est ce qui me transporte, donc non je ne lâcherai jamais, même si c'est souvent destructeur. Je préfère vivre des choses que de ne rien vivre du tout.

L'ère du no-age implique-t-elle le recours à la chirurgie esthétique ?

Ce n'est pas trop mon truc, mais faire de petites interventions pour s'entretenir ça peut être bien. Le problème, c'est la surabondance. Il y a des femmes, comme des hommes d'ailleurs, qui se perdent un peu là-dedans, et ça me fait peur. Mais s'ils se sentent mieux, c'est le principal. Ce qui est difficile, c'est d'être bien avec soi-même, chacun fait ce qu'il peut. Pour ma part, j'ai mis longtemps à m'accepter physiquement, si en plus je dois changer de tête… C'est un concept pour lequel je ne suis pas encore prête, mais qui sait.

Y a-t-il une différence entre le no-age et le jeunisme ?

Pas sûr. On peut assumer physiquement l'âge qu'on a et garder une mentalité légère et ouverte d'esprit. Je connais des gens de 30 ans qui ont 95 ans dans leur tête et avec lesquels je ne passerais pas une soirée parce que je les trouve d'un ennui profond. En fait, ce n'est pas une question d'âge mais d'énergie et d'une certaine vision de la vie. Entre ne pas faire son âge et vouloir à tout prix rester jeune en se transformant pour correspondre à un idéal de beauté inatteignable, il y a peut être une différence, oui.

MILF, sur les écrans.

Propos recueillis chez Mon Coco
6, place de la République
75011 Paris



String Paloma Casile

20 ANS FOREVER

Qu'est-ce qu'avoir 20 ans en 2018 ? Pour notre journaliste, c'est ne pas encore se poser les questions existentielles des trentenaires sans être non plus dans l'inconséquence des vingtenaires. Et, au final, l'impression d'être beaucoup plus vieille que cet âge idéal véhiculé par le monde moderne.

TEXTE Mathilde Arnau
ILLUSTRATIONS Léonard Butler



Nous sommes nées entre 1988 et 1998 dans la décennie « post-sida » qui tentait inlassablement de revenir à l'insouciance du début des années 1980, mais avec la conscience plus lourde. À cheval entre les générations Y et Z, le cru 1990 est extra-lucide. Pour celles d'entre nous qui ont choisi de s'amuser en connaissance de cause, ce n'est pas sans une bonne dose de sérum oublieux, car sans ça, nous irions au lit de bonne heure. Avoir la vingtaine en 2018, c'est comme être couronnée reine du bal de promo. Nos yeux sont éblouis par les lumières artificielles dont on nous inonde, à tel point que nous ne savons pas qui nous sommes. Au matin, cette fichue

couronne nous donne l'air nouille et nous perdons le peu de crédibilité que nous avait conféré notre statut. Voilà qu'on a 30 ans, et il faut dire adieu aux privilèges du jeune âge sans connaître encore les avantages du suivant.
La vingtaine en 2018 est un âge surexposé. On le voit partout, dans la publicité, au cinéma, dans les séries, c'est l'âge « normal ». Sauf qu'à force d'être représenté, il a perdu toute l'essence de sa fraîcheur. À 20 ans, impossible d'être belle sans le savoir et de vivre sa vie sans être écrasée par l'image de celle des autres. À 20 ans, il faut être belle et en jouer, être trop intelligente pour son âge, avoir un début de carrière prometteur et faire de l'ombre à celles qui n'ont plus que leur expérience pour elles. L'idéal est au jeune génie et, si possible, au jeune génie sexy : il faut être une vedette à peine sortie de la majorité.

PLUS L'ÂGE DE L'INNOCENCE

Pour concourir à cet idéal, il a fallu se dépêcher. En bonnes millenials que nous sommes, nous avons grandi avec l'expérience à portée de nos doigts. Nous avons eu accès à toutes les images du monde depuis le canapé de nos parents. Nous avons eu le loisir d'expérimenter notre corps dans une chambre à nous. Nous avons grandi vite, à coup de séries télévisées, de télé-réalité et de magazines féminins pour post-adolescentes dévorées dès la sortie de l'enfance. À 14 ans, nous connaissions par cœur les codes de la féminité, et si le string dépassait de notre jean taille basse, ce n'était certainement pas un hasard.
Si 20 ans est l'âge de tous les possibles, ce n'est certainement plus l'âge de l'innocence. Est-ce d'avoir vécu trop vite que nos yeux sont plus sombres que ceux de nos mères au même âge sur leurs photos Kodak ? Nous, vingtenaires, sommes bien souvent désabusées de la vie, du monde et des hommes, surtout. L'incapacité de beaucoup d'entre nous à se retrouver dans une situation amoureuse satisfaisante nous rend amères. Nous avons voyagé, passé notre bac, fait des études supérieures, et si nous sommes d'accord de ne pas trouver de travail tout de suite, nous ne tolérons pas la déshérence amoureuse.

NOUS AVONS TOUS LES ÂGES

Petites filles, nous ne doutions pas un instant que nous finirions notre vingtaine avec un ou deux enfants et, surtout, avec l'homme de notre vie. Si la question des enfants a vite été repoussée à plus tard, celle de l'amour est restée centrale. Au sein d'une même génération, nous constatons avec nos partenaires masculins un réel décalage dans nos attentes sentimentales. L'avènement du développement personnel et de l'épanouissement individuel met à mal la viabilité d'une existence à deux.
Pourtant c'est encore et toujours à l'amour que rêvent les jeunes filles. En 2018, Tinder compte 50 millions d'utilisateurs dont la moitié sont âgés de 18 à 24 ans. Tout le monde cherche mais personne ne sait vraiment ce qu'il veut. Alors, le niveau d'insatisfaction s'accroît et nous n'hésitons pas à aller piocher chez des hommes d'âge mûr la constance et l'assurance qui manquent à nos jeunes partenaires. Ceux-ci auraient-ils grandi moins vite que nous ? Finalement, nous, vingtenaires, ne sommes pas très différentes de nos aînées. Nous sommes toutes les femmes à la fois, murées derrière nos yeux aux paupières sans rides. Nous avons tous les âges, mais nous savons jouer du nôtre, non sans arrière-pensées. Car nous savons que la Terre entière nous envie nos joues et nos fesses rebondies. Et nous en profitons, promis.



"L'idéal est au jeune génie et, si possible, au jeune génie sexy."

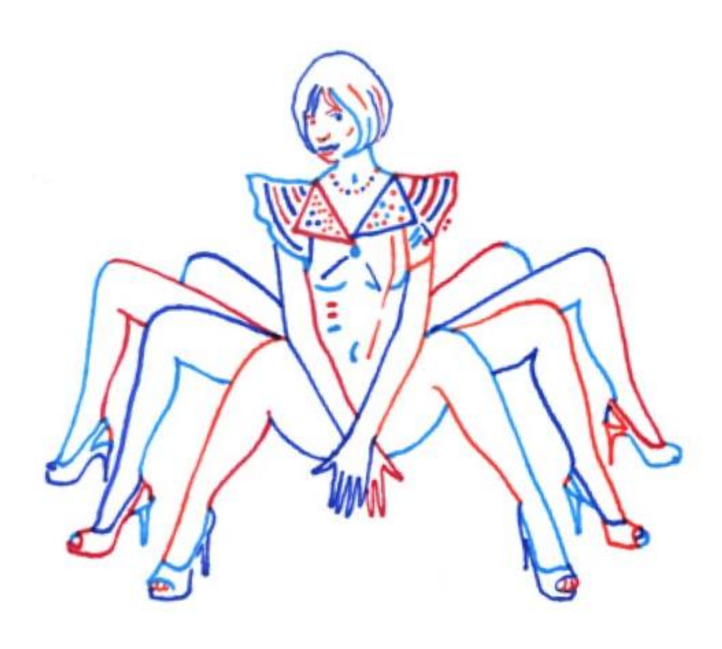
QUEL ÂGE ONT LES FILLES DE 30 ANS ?



Maquées, mères, personnellement et professionnellement épanouies les trentenaires ? Oui, dans les livres, mais la réalité est tout autre, comme l'explique notre chroniqueuse qui ne sait plus dans quelle dizaine elle évolue vraiment.

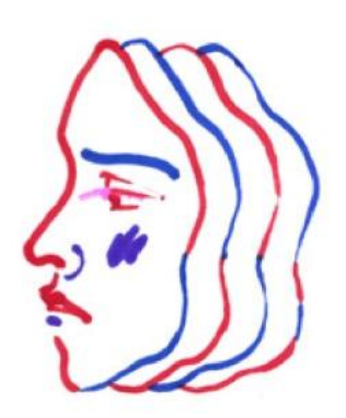
TEXTE Dorothée Pierson ILLUSTRATIONS Léonard Butler

Depuis quelques mois, j'ai 36 ans. Depuis six mois exactement. Il y a encore une époque où j'aurais exposé fièrement que j'avais 36 ans et demi parce que je trouvais ça chouette d'annoncer la moitié de plus. Fille du verre à moitié plein plus qu'à demi vide, ma vie a toujours été marquée par cette maxime, jusque dans l'énoncé de mon âge. Il faut dire qu'en ce temps-là, je trouvais aussi sympathique les chouchous dans les cheveux, les tee-shirts géants Waikiki, les mitaines en dentelle et les élastiques fluo. C'est dire si mon sens du cool était à prendre avec des pincettes – c'est l'époque qui voulait ça.
Depuis quelques mois, j'ai 36 ans et, pourtant, à aucun moment je n'ai l'impression de les avoir. Dans ma tête, à cet âge, on se doit de brandir quelques trophées – un enfant, une maison à crédit, un travail qui permet de le rembourser, « une situation », comme diraient certains. Les magazines me font lire que je suis la nouvelle vingtenaire (donc future ancienne trentenaire, oui, il faut suivre), mon gynécologue insiste sur le vieillissement de mon appareil reproductif et donc de mon intérêt aux yeux de ce que je considère comme l'ancien monde et, pour beaucoup, je suis à la moitié de ma vie – les meilleures années étaient derrière moi (toujours selon les mêmes).



DE MYSPACE AU CINÉMA

Au sujet de ma sexualité, j'en apprends aussi sur ce que ma date de naissance m'imposerait : selon IPSOS, j'aurais dû avoir entre 11 à 20 partenaires. Je devrais donc, si l'on considère la quarantaine comme le milieu de ma vie, avoir eu (je grossis le trait pour plus de simplicité) entre 5 et 10 partenaires, ce qui n'est pas le cas – j'en ai eu plus. Rien de fou mais pas ce nombre-là. Toujours selon la même maison d'études, les Franciliens auraient en moyenne 16 partenaires sexuels dans leur vie contre 8 en province. Or je suis parisienne et cela fonctionne encore moins. Je suis une enfant qui a appris les nouveaux codes de la drague avec l'avènement des internets : j'ai grandi avec Myspace qui, au-delà d'être un site où l'on ne cessait de mettre le fameux « Tom » fièrement – ou pas – sur son panel amical, était celui des prémices de la séduction 2.0. S'en sont suivis les incontournables Tinder et Happn. Avec toutes ces « jolies » choses, je pourrais faire partie des 45 % de gens qui ont rencontré leur âme sœur sur une application, et plutôt à 25 ans. Manque de bol, je l'ai rencontré onze ans après, au cinéma. À l'ancienne, comme papa dans maman.



LA MD ME FAIT CHIER

Le truc, c'est que j'ai un travail qui me fait retarder le versement de mon loyer tous les mois et qui pousse mon banquier à s'arracher la calvitie, je n'ai pas d'enfant mais deux chats, un mec mais pas de crédit, j'ai la tête d'une fille de 28 (en tous cas, c'est ce que mes amis disent), le corps d'une gamine qui aurait trop vite grandi, la maturité d'une gosse qui ne le voudrait pas. Je tiens très bien les soirées et les nuits blanches (mais je ne bois pas d'alcool et je ne me drogue pas, donc j'ai des avantages), je n'ai aucun cheveu blanc, je pense être au tiers de ma vie et sans doute à l'orée des deux meilleures et j'ai une sexualité épanouie comme un jeune homme qui découvre les joies du sexe.
Cependant, je me rends compte que mes potes ne sortent presque plus, que dans les clubs, je me trémousse en compagnie de ceux qui ont une décennie de moins, que la MD me fait chier et que, franchement, les dîners chez les potes, c'est vachement sympa. Je prends un pied du tonnerre à construire des jouets, je suce encore mon pouce. Pour moi, parfois, j'ai 10 ans, même si je sais que c'est pas vrai. Ça fait bientôt trente ans que j'ai dix ans et, parfois, j'ai l'impression d'avoir 90 berges lorsque je me berce dans un fauteuil à bascule devant la mer et que j'aime ça ! Alors, quel est mon vrai âge ? Lorsque je vois mes amis, je suis incapable de leur donner un marquage temporel. J'ai entendu que « *les filles de 30 ans lisaient* Cosmopolitan », que c'était « *un moment pour peut-être s'enfuir* », qu'« *on a le temps de voir venir, que c'est celui de plus d'excuses* ». Qu'on serait « *moins jolie qu'avant, on aurait moins de trucs à dire mais qu'on aurait plus d'expérience pour le masquer* ». Alors voilà, selon la chanson française, ça serait ça, ce nombre d'années. Je ne sais pas l'âge que j'ai, sinon celui que je veux bien me donner. Je ne sais pas non plus quel âge ont les autres filles qui sont, comme moi, dans cette dizaine. À part qu'on a eu quelques années en plus pour connaître pas mal de réussites et beaucoup d'échecs et qu'on continuera à faire avec. Comme le dit Miossec : « *Tant pis pour les victoires et tant mieux pour les défaites. De toute façon, on a toujours l'air aussi bête.* »



50 ANS, ET ALORS ?

Régine Labrosse aime charmer, danser, coacher. Cette Franco-Australienne, qui a connu mille métiers, a écrit *50 ans, et alors ?* Où la quinqua n'est peut-être pas à mettre au rencard.

ENTRETIEN Raphaël Turcat ILLUSTRATIONS Léonard Butler

Régine, dans *50 ans, et alors ?*, tu expliques comment positiver ton âge. Est-ce parce que les femmes de cet âge ne peuvent pas faire autrement face à une réalité déprimante ?

J'ai deux principes qui m'ont pas mal aidée jusqu'ici : si quelque chose ne me convient pas, j'applique les changements pour que ça devienne bon pour moi. Pour les choses que je ne peux pas changer, je vais vite les accepter car c'est inutile de perdre son énergie à se heurter à des murs. Prendre de l'âge est inévitable et cela tombe sous le principe n°1 : être déprimée ou me sentir grandie et plus riche, le choix me revient. Parler d'une réalité déprimante est donc vrai pour autant que la personne la perçoive ainsi. Ce n'est pas mon choix.

La grande injustice physiologique entre l'homme et la femme, c'est la ménopause. Or tu expliques que comme Gray, elle a cinquante nuances…

En Chine et au Japon, le mot « ménopause » n'existe pas. Ils parlent au contraire de « deuxième printemps », un moment de « re-vie » après avoir bossé, élevé ses enfants… Mieux : il semblerait que les symptômes qui accompagnent souvent ce cap dans la vie d'une femme – bouffées de chaleur, déprime, fatigue – soient peu présents. C'est le moment où la famille et la société te fichent la paix et c'est une nouvelle vie qui commence, c'est beau, non ? La ménopause n'est donc pas vécue du tout de la même manière, elle a cinquante nuances en fonction des femmes, de l'héritage génétique, de la santé, du mental, du vécu, de l'alimentation, du sport, de l'importance que l'on portera sur soi…



De ton livre, ressort l'idée que la femme qui atteint 50 ans peut enfin se connecter à son nouveau moi, aimer qui elle est. Pourquoi avoir autant attendu ?

C'est une bonne question… Avant, tu n'as ni le temps ni le besoin car tout roule plus ou moins. Vers 40-50 ans, arrive souvent le sentiment de ne plus être à sa place : l'avenir incertain, le temps qui passe, c'est parfois une grosse prise de conscience. L'humain a souvent besoin d'un coup de pied aux fesses pour réaliser ce qu'il veut ou ne veut plus. C'est à ce moment qu'arrive le cadeau – parfois un peu mal emballé – pour qui sait ou veut le voir : te connaître mieux, t'écouter plus, vivre plus libre et plus heureux…

La femme de 50 ans a-t-elle le même âge que dans les années 1970 ?

Déjà, on vit plus âgés et la cinquantaine est plus un milieu qu'une fin de vie. Le regard de la société évolue aussi puisque de la vision de la femme-utile-à-avoir-des-enfants, on sait de mieux en mieux dissocier maternité et féminité. Ceci a créé une bulle de liberté pour la femme de 40-50 ans. Au-delà de pouvoir enfanter, elle peut vivre pleinement sa vie de femme.

Passé 50 ans, est-il plus important de chercher à aimer un homme ou de s'aimer soi-même ?

S'aimer soi-même, sans hésitation, car c'est la base de l'amour. Si tu n'as rien à donner, que tu as juste un énorme vide au fond de toi et que tu attends que l'autre le comble, tu t'exposes à la dépendance affective : tu vas à attirer l'homme qui sera l'expert du tendon d'Achille. C'est en aimant ta propre compagnie que tu pourras être bien avec l'autre et kiffer pour ce que l'autre est et non pour ce qu'il remplit en toi.

***50 ans, et alors ?* de Régine Labrosse (Marie Claire Editions), 17,90 €**



"En Chine et au Japon, le mot ménopause n'existe pas."

L'HOMME SANS ÂGE



Si l'amour n'a pas d'âge, la gent masculine réussit à faire oublier le sien quand il s'agit de draguer. Jamais trop jeunes, rarement trop vieux, c'est comme si tous les hommes maintenaient le potentiel de séduction de leurs 40 ans passés ou à venir.

TEXTE Judith Spinoza
ILLUSTRATIONS Léonard Butler

40 ans, c'est l'âge de Macron. D'ailleurs, Emmanuel a renversé les rôles en épousant sa Brigitte, de vingt-cinq ans son aînée, tout en se faisant pâmer les ménagères de moins de 35 ans. Alors, quoi ? 40 ans serait l'âge de la toute-puissance, de l'optimum de la drague ? Mieux, cet âge-là incarnerait-il tous les précédents et les futurs états d'un homme moderne, littéralement « new age » et « no age », à qui rien et personne ne se refuse ? Cet homme-ci, ayant dégagé *manu militari* son



prédécesseur des années 1970, engoncé dans ses principes et ses costumes trop raides, n'aurait donc pas de limites formelles, ni celle de son état ni celles des proies qu'il envisage ?
« La semaine dernière, en terrasse, je me suis surprise à mater un vieux. Jeu de regards, croisements de jambes… J'ai succombé alors que, la veille, j'étais rentrée avec un p'tit jeune de 25 ans ! » Sophie, 32 ans, vient de synthétiser tout le paradoxe qu'incarnent les hommes d'aujourd'hui. « *Ce n'est qu'après coup que j'ai réellement saisis que ce mec avait dépassé la cinquantaine,* continue-t-elle. *Ce qu'il projetait était détaché de son âge. Pour moi, c'est comme s'il avait eu 40 ans.* » *« C'est à 42 ans que j'étais au maximum de mon potentiel,* explique Romain, *52 ans, comme pour corroborer les propos de Sophie. C'est le moment où l'homme est le plus attirant.* »
Chez les hommes comme chez les femmes, le consensus sur le sujet est total : l'acmé de la drague, c'est la quarantaine. *« Normal, c'est le moment où tu es libéré de tes grands objectifs professionnels et familiaux »*, reprend Romain. En clair, *« tu es moins un connard à 40 ans, et les filles le sentent »*. Jean, basket et hoodie d'ado, ce quinqua n'a pas seulement le look du quadra, mais aussi le mojo. De 20 à 55 ans, aucune ne lui résiste : *« Sans fanfaronner, tu es attirant pour la fille de 20 ans que tu fais rêver, pour la célibataire de 30 ans qui voit en toi sa future histoire, pour la femme de 40 ans qui est en train de se séparer et enfin, pour celle de 50 ans parce que tu incarnes encore la fraîcheur doublée de l'expérience. »*

MOINS BEAU, MOINS CON, PLUS MÂLE

La confirmation de ce no-age masculin arrive avec Geoffroy, la soixantaine heureuse. « Vieux beau » comme on l'appellerait, lui aussi affublé de baskets qu'il balance au rythme de la conversation. Du câble, il en a déroulé. Jeunes, vieilles, il sait qu'il peut presque tout attraper : *« Quand je drague, j'ai une parfaite inconscience de ce que je suis. Je suis sans âge. Je me détermine en fonction de mon désir. »* À l'instar de Romain, son corps et son cœur ne souffrent pas du temps et ne retiennent que l'expérience. Le clope aux lèvres, il s'explique : *« À 40 ans, tu es encore extrêmement vert, mais doté d'une plus grande maturité et d'une image de mâle reproducteur. Dans l'inconscient des femmes, désormais indépendantes financièrement, tu incarnes l'éternel masculin, un homme sans âge qui parle à plusieurs générations. »* Non plus le mari rassurant, le jeune ou le vieux con, mais un partenaire du moment. Bref, l'âge a moins d'importance que l'aptitude à incarner le mâle.
C'est aussi le constat de Thomas, 27 ans, qui revendique son assurance malgré son relatif jeune âge : *« Avec les applis de rencontre et l'explosion des divorces, ce qui était un petit marché de la séduction pour mon père est devenu un énorme vivier de femmes disponibles pour les gens de mon époque. Pour les filles, moins regardantes car de plus en plus nombreuses, je combine les attributs de la maturité et le bénéfice de la jeunesse. Il n'y a pas de tranche d'âge que je ne pourrais séduire : une femme de 40 ou de 50 ans, une de 20 ans… »* L'homme sans âge serait-il le produit mécanique d'une évolution sociale ?

L'ILLUSION DES 40 ANS AU COMPTEUR

« C'est vrai. L'homme no-age s'habille en baskets, il fait du ski, il joue de ses cheveux blancs alors qu'avant, il était un vieux monsieur », reconnaît Geoffroy. *« À 50 piges, tu es au début du troisième tiers de ta vie et plus à la fin du troisième quart »*, confirme Romain. Tout pousse effectivement les hommes à faire fi de leur année de naissance : allongement de l'espérance de vie, dopants sexuels, chirurgie esthétique, mode masculine libérée, réseaux sociaux, c'est comme si la pyramide des âges souffrait d'une énorme bedaine en son milieu. *« Tout nous pousse à entretenir l'illusion d'avoir entre 35 et 45 ans »*, lâche Romain tout en organisant sa soirée sur son groupe WhatsApp.
« Illusion » ? Il y a bien une limite à ce mythe d'éternelle jeunesse, non ? *« Le point de non-retour, c'est 70 ans »*, admet Geoffroy. Le sentiment de toute puissance touche à sa fin là où il commence : avec l'âge. Quand du vert, on passe réellement au vert foncé. Problème de performance sexuelle ou de vigueur, tout s'écroule vraiment *« quand tu te rends compte que tu n'écoutes plus que radio Nostalgie dans ta voiture,* continue-t-il avec humour. *L'âge venant, il faut malgré tout savoir qui tu dragues, rester à sa place pour éviter le râteau assassin. »* On a beau se gargariser de l'expérience, mâtinée d'un fond de jeunisme, le risque, c'est effectivement l'énorme vent dont on ne se relève pas : *« Si, dans une soirée, j'entendais une des nanas que j'aurais chauffée raconter en douce à sa copine qu'elle s'est faite draguer par un vieux et que ce n'est vraiment pas possible, ça me foutrait par terre »*, avoue Romain. Dorian Gray likes this.



Ariel Wizman

“L’important, c’est la joie”

ENTRETIEN Raphaël Turcat PHOTOS Aurélien Chauvaud



Il est DJ, journaliste, chroniqueur, fêtard, directeur des contenus créatifs de *Vice*, jeune père, vieux sage… À 56 ans, Ariel Wizman a fait de sa superficialité par profondeur une philosophie de vie. Entretien sur les médias, la musique, les réseaux sociaux, les branchés, la religion, le tout dans un hamac à l'heure du thé.

Comme chaque ado sur cette Terre, tu as dû avoir un rapport particulier à *Playboy*…

Oui, ça a été la découverte de l'anatomie féminine par le poil. Ces femmes avaient des toisons, et c'est ce qui était le plus érotique – et là, je plains les nouvelles générations qui vont lire cette interview. Et puis *Playboy*, ce sont aussi des plumes extraordinaires, une vision intello-consumériste très plaisante. On avait toujours l'impression que les gens qui évoluaient dans l'univers *Playboy* étaient des personnages qui avaient réussi à faire coexister sans problème leur rapport à la consommation et leur côté… euh… gonzo-philosophe.

Tu grandis au Maroc avant de débarquer en France où ta famille s'installe dans l'Essonne. À quoi ressemblait la banlieue au milieu des années 70 ?

La banlieue était un endroit neutre, de parcage, d'ennui, où la vie passait sans relief. Bref, pas très loin de ce qu'elle est aujourd'hui. Il fallait se battre de temps à autre, s'impressionner entre mâles. C'était une ambiance très motos, post-blousons noirs. Et si le rap n'était pas encore né, il y avait déjà cette culture « viriliste » à laquelle je n'adhérais pas.

À 16 ans, tu te retrouves à l'école normale israélite orientale dirigée par le philosophe Emmanuel Levinas. Qu'y apprends-tu de fondamental ?

J'étais pensionnaire, je dînais tous les soirs à la table du plus grand philosophe de mon temps, week-ends compris. Au début, j'évaluais mal la dimension universelle de Levinas. J'étais assez rétif aux études, mise à part la philosophie qui me passionnait. Et si je n'ai pas commencé la philo par Levinas – on débute par les Grecs puis Nietzsche, Spinoza –, j'ai réalisé assez vite qu'il allait être important tout en faisant naître un paradoxe : j'ai vu au quotidien l'exigence indispensable pour devenir un intellectuel – hauteur de vue, demande sur soi-même très élevée – mais j'étais trop léger pour devenir quelqu'un de cette nature-là. En fait, Levinas m'a attiré vers le monde intellectuel en même temps qu'apparaissaient le Palace, les Bains Douches, c'est-à-dire un attrait très fort pour la vie nocturne, une certaine superficialité. Les mouvements qui se succédaient – punk, disco, ska… – étaient comme de nouvelles bibles qui s'écrivaient sous nos yeux de jeunes adultes.

Philosophie et clubbing, c'est pourtant le cocktail idéal, non ?

À l'époque, pas vraiment. Cette coexistence a fait que je me suis retrouvé à l'âge adulte en décalage avec le reste de la société : fin 1970's-début 1980's, on était soit intellectuel soit frivole, mais on ne pouvait pas être les deux.

Tu viens d'avoir 56 ans, ça t'emmerde ?

Oui.

Peut-on encore être un penseur du dancefloor à cet âge-là ?

Ah ah, ça fait longtemps que je ne suis plus un penseur du dancefloor ! Le problème, quand tu as passé 50 ans, c'est la capacité des autres à t'écouter. Ce qui est







enchanteur dit par un corps d'adolescent perd toute sa magie quand le corps en question devient plus vieux, même s'il s'agit de la même parole. On n'écoute plus quelqu'un à partir d'un certain âge. Prenons l'exemple de la sagesse : ça n'intéresse pas grand-monde parce que le monde nie la sagesse, il est emporté par un rythme beaucoup plus instantané. Dit autrement : la sagesse n'est pas la meilleur manière d'obtenir des likes. Pourtant, la sagesse, c'est fondamental !

Quelle est ta solution pour durer ?

Ce qui est chiant à mon âge, c'est qu'il y a moins de fenêtres de dialogue ouvertes sur le monde. L'avantage, c'est que la réflexion est plus tournée vers toi-même : tu es à un tournant, il s'agit de repenser ton rapport à la vie, remotiver les directions vers lesquelles tu as envie d'aller. En fait, tout le monde devrait avoir la vie d'Arthur Rimbaud. À 18 ans, il abandonne la poésie pour se lancer dans le commerce. À partir d'un certain âge, il est salutaire d'errer en prenant son temps, d'explorer de nouveaux chemins, même si on voyage de manière moins poétique.

Je t'ai connu à la fin des années 1990 lorsque tu animais la Grosse Boule sur Radio Nova avec Edouard Baer. Vingt ans plus tard, on a l'impression qu'Edouard a choisi la terre – le cinéma et le théâtre – et toi, l'air – celui des bulles de champagne, le chroniqueur de tendances qui donne toujours l'impression d'être installé sur un strapontin. Ne t'es-tu jamais dit: *« J'aurais dû me poser et creuser mon sillon »* ?

Avec Edouard, il y avait une complicité dingue, on avait un tel désir de briller, de dégager une onde qui foutait tout en l'air partout où on passait… Je pense que si on avait continué ensemble, on aurait changé beaucoup de choses. Pour le reste de ta question, je ne considère pas le plan de carrière comme une vérité intérieure. La carrière n'est pas une terre. La terre, c'est la personne avec laquelle tu vis, les enfants que tu as, ta vie intérieure que tu approfondis… Tout le reste, c'est du support. Et je ne pense pas qu'il faille prendre plus au sérieux le théâtre ou le cinéma que le journalisme.

À la rentrée dernière, l'équipe de la Nouvelle Edition, dont tu faisais partie depuis 2014, se fait violemment lourder de C8. Comment cela a-t-il été vécu ?

C'était inattendu, un peu tragique. Mais la télé est injuste. Les médias sont des hauts lieux d'injustice manipulés par des observateurs extérieurs à l'expertise nulle et dont le seul but est d'en faire un feuilleton. Quand tu vis ce feuilleton de l'intérieur, tu as le choix entre trouver ça inhumain ou te dire que tu joues dans une tragédie. Et le dernier acte d'une tragédie est forcément terrible. Aujourd'hui, rien – audience, qualité – ne protège personne contre cette injustice, c'est ça qui est dramatique. Le feuilleton est toujours le même : tu te dis qu'en mars, on va te couper la tête et puis tu vois que tu passes entre les gouttes. Au bout du compte, tu t'aperçois que tu as passé vingt-cinq ans comme ça et tu penses : *« Mais qu'est-ce que je fous là à dépendre de cette ambiance ? »*

Sur ta page Wikipédia, il est pudiquement notifié que tu as tourné dans « quelques publicités ». Vendre tes fesses t'a-t-il desservi ?

Je m'en fiche complètement. D'abord, je n'ai jamais fait de pub pour une marque honteuse ou dégradante. La réflexion sur l'image, la stratégie de carrière, n'est pas quelque chose qui m'agite profondément. Tout ce que je fais, je le fais avec de l'allant. Ce qui est important, c'est la joie. Ces pubs, je les ai faites pour faire vivre ma famille, ça s'arrête là.

Quelle est la différence entre le branché des années 1980 et celui de 2018 ?

C'est la disparition de la transcendance vers de plus en plus d'immanence.

C'est-à-dire ?

La structure de la curiosité intellectuelle des années 1980, c'est : quelque chose naît – le rap, par exemple – et tous les gens intéressés par cette apparition réfléchissent dessus. Et si un nouveau courant lui succède – on va dire la techno –, on change de réflexion, on remet en cause ses raisonnements. La différence avec aujourd'hui, c'est que tout est sur la table : le public choisit sa culture comme s'il était chez H&M, tout se vaut, il suffit juste de composer sa panoplie. Il n'y a plus de réflexion sur tes choix. Lorsque tu adoptes tel ou tel look, ça n'exprime pas ce que tu es à l'intérieur. Pour la musique, c'est pareil : ce que tu écoutes ne donnera pas d'indice sur ta personnalité. Le branché de 2018 a un rapport moyen à tout ce qui l'entoure. Il est plus sur des réseaux que découvreur d'univers. Le Net a



“La sagesse n’est pas le meilleur moyen d’obtenir des likes.”

tué l’effet de nouveauté : l’accès à tout empêche l’irruption de quoi que ce soit.

Les familles homoparentales, le no-gender, la non-pensée avec les réseaux sociaux, le dossier de Playboy qui réfléchit sur le no-age… Sommes-nous en train d’entrer dans une période d’indifférenciation ?

La problématique de l’indifférenciation, c’est qu’on ne se repère que par rapport à ce qui est avec soi ou contre soi. Ce qu’on appelait autrefois le « narcissisme des différences infimes » – à une nuance près, deux personnes étaient très différentes – est aujourd’hui impossible à imaginer : tout le monde est un peu pareil mais tout le monde va s’étriper, même si les différences ne sont pas réelles. Quand on veut exprimer une pensée, la nuance est fondamentale. Or, notamment sur les réseaux sociaux, la nuance intéresse de moins en moins car ceux qui en usent se retrouvent vite seuls. Ce moment de l’humanité – Internet – où tout le monde a pu s’exprimer a amené par la suite une uniformité redoutable doublée d’une ambiance de conflit généralisé. Très étrange.

C’est cette uniformité qui empêche un nouveau courant musical comme le rock ou le rap de naître aujourd’hui ?

Oui, c’est possible. Le fait que tous les mouvements musicaux se lisent, se reclassent et se reprennent les uns les autres bride peut-être l’apparition de nouveaux courants. Mais il est aussi possible que le fait d’avoir accès à toute la musique du monde via Deezer n’encourage pas la nouveauté parce qu’il n’y a pas la structure d’apparition des choses – on ne sait plus ce que c’est un disque qui sort, par exemple. Et l’impression que quoi que tu sortes a déjà existé est pire que ce que ressent Antoine Roquentin dans *La Nausée* de Jean-Paul Sartre.

Tu écoutes quoi en ce moment ?

Ce qui motive mon écoute musicale, c’est l’errance sur le Net et les blogs animés par des micro-chapelles : la musique ouzbek, des sites comme Awesome Tapes From Africa qui met en ligne de vieilles cassettes achetées en Afrique dans les années 1970 ou 1980…

Tu papillonnes et on a l’impression que l’insouciance est ton moteur, sauf sur la religion que tu embrasses il y a une quinzaine d’années. T’a-t-elle permis de t’extraire de cet état de fête permanent ?

D’une certaine manière, oui. Mais il ne faut pas non plus exagérer : je n’ai pas fait une conversion, je ne suis pas un born again. En revanche, je suis relié à l’« esprit des morts » , la lignée d’où je viens – les Juifs marocains –, et qui fait qu’à travers le chant, la prière, un certain traditionalisme, j’ai restauré quelque chose de profond en moi. Quand on accepte le joug de certaines obligations religieuses, on ne peut pas se dire par exemple : *« Je ne vais pas manger de porc mais quand quelqu’un me fait chier, je vais me venger. »* On n’a pas forcément besoin de la religion pour arriver à cela mais je me suis rendu compte que la praxis mène vers plus de rigueur morale.

Le judaïsme, c’est le doute ?

Oui. Pour ceux qui sont nés dedans, le judaïsme est un moyen de ne pas devenir trop con, d’échapper à une facilité de penser permanente. Il y a dans le judaïsme une exigence d’observer tous les jours des choses qui paraissent évidentes et de s’obliger à les réexaminer avec une lucidité philosophique, à les mettre en difficulté. Le Talmud, c’est une suite de situations absurdes, parfois insignifiantes, qui sont analysées par les esprits les plus brillants que le monde ait enfantés.

Te reconnais-tu dans les trois mots que Boileau utilise pour définir l’« honnête homme » : « savoir et converser et vivre » ?

En tout cas, j’aimerais bien ! J’aime cette liberté qui consiste à consacrer ses loisirs à la connaissance, sa vie sociale à la conversation, sa vie intime à la séduction. Faire en sorte que la vie soit élégante et pas avide, cupide, lâche, qu’elle ne soit pas une lutte des places, des classes, des âges, des sexes. Il faut continuer à s’imprégner de la culture humaniste pour faire en sorte que cette culture-là survive.

Ali Michael

by

Jason Lee Parry
















Camper
Special



Moi, Anna, cam-girl



TEXTE Goldman Sex
PHOTOS Mattt_Flamingo

Plusieurs fois par semaine, Anna Furiosa se dénude devant sa cam' pour combler d'aise ses fans installés derrière leur écran. Performances, mises en scène, tarifs : Playboy a brisé le miroir pour partager le quotidien de cette cam-girl pas tout à fait comme les autres.

On peut dire sans prendre de risque que les cam-girls font aujourd'hui partie du paysage de la masturbologie française. Que la pratique s'est normalisée. Qu'elle n'a plus cette charge de «phénomène» un temps mis en avant par la presse à gros tirage. Pourquoi alors se prendre la tête à en aller explorer les coulisses ? Sans doute parce que le camming – où tout du moins une manière de faire du camming – est un point d'entrée d'une tendance plus large qui subvertit les codes dominants du porno traditionnel. Cette pornographie dite alternative est l'un des credos d'Anna Furiosa, cam-girl égérie de la plateforme UfancyMe, qui reçoit dans sa baraque quelque part dans la campagne lyonnaise. *«Si tu peux garder le nom de mon bled anonyme, ce serait pas mal. Ici, c'est tout petit, les gens sont plutôt bienveillants mais il m'arrive de me faire emmerder par des ados»*, me dit-elle en m'offrant un café, que j'agrémente par la suite d'un ou deux shooters de vodka-noisette maison.

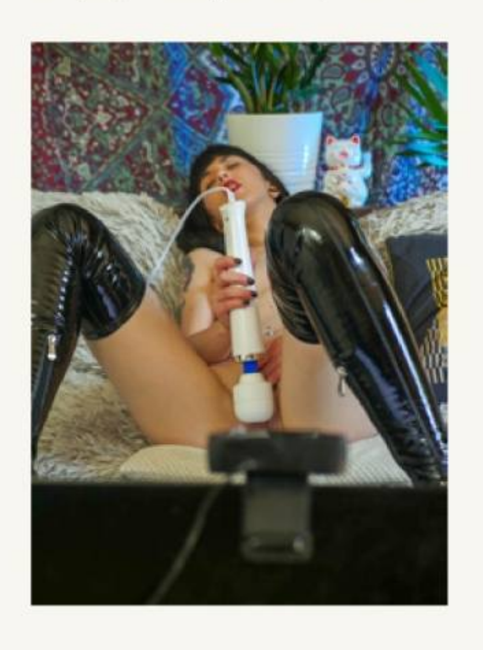
Le live d'Anna est prévu dans une demi-heure. J'en profite pour faire connaissance avec cette nymphette gothique de 24 ans née sous le signe de la Vierge. Elle m'explique avoir travaillé «dans la vente» mais que ça ne lui allait pas, qu'elle a mis un peu de temps pour trouver sa voie. La cam est venu presque comme une chance : *«Avec mon mec, on a toujours été très ouverts sexuellement, on est ensemble depuis longtemps maintenant. À 18 ans, on était en galère de thune, du coup on a cherché les solutions pour se faire un peu de maille sur Internet. On a fait nos premières armes sur un site de cam appelé Cam4. Ça nous a permis d'explorer nos fétichismes et notre côté exhib'.»*



0,75 $ LES 1 000 VUES

À 22 ans, Anna est séduite par l'interface ludique de UfanceMe avec son système d'enchères. Déjà expérimentée, elle impose vite son style très kinky et devient l'une des performeuses les plus suivies de la plateforme. *«J'aime aller au-delà des normes, expérimenter mes penchants qui vont du fétichisme des mains, du latex, de la cire jusqu'à un sexe plus violent, à la limite de la mutilation…»* Avec un rythme hebdomadaire de trois ou quatre lives de deux à six heures devant parfois 3 000 viewers en instantané, Anna gère son emploi du temps et échappe au rythme effréné du porno mainstream. Le matin, elle checke les réseaux sociaux, pushe ses vidéos, répond aux commentaires. L'après-midi, elle pose pour des photos, anime ses lives et tourne également des vidéos pour Porn Hub : *«Avec Matt, on doit faire dans les 10 000 vues par jour. Porn Hub s'est ouvert aux amateurs qui produisent du contenu alternatif et léché. Le problème, c'est qu'ils mettent finalement en avant des stéréotypes très classiques. Je n'ai pas une énorme poitrine, mon mec n'est pas hyper musclé. On a des retours mais pas assez de visibilité. À 75 centimes de dollars les mille vues, ce n'est pas super rentable.»*

La demi-heure est quasi passée. Matt prépare le studio dans le salon. Tentures, lampes, PC portable, webcam de qualité et fond sonore très techno tribeux. *«La musique, c'est super important. C'est un moyen d'interaction avec les viewers. On passe du métal, de la techno, du dub… Certains habitués nous trollent en demandant de la shitty flute»*, sourit-il en terminant son installation. Dans une petite pièce derrière, Anna se change. Elle enfile un body noir transparent et des cuissardes. Conseils de cam-girl avertie : *«Varier les styles. Perruques, maquillages… Être goth, booty, girly, kawaï, alterner ses envies. Ne jamais surjouer, ou seulement lorsque l'on en a envie. Et faire attention au décor d'arrière-cam. J'y mets toujours des accessoires, comme mon maneki-neko. C'est le genre de détail qui alimente les discussions lorsqu'il y a des blancs.»*



«J'aime expérimenter mes penchants qui vont du fétichisme des mains jusqu'à un sexe plus violent.»

COUPS DE CRAVACHE

Anna se pose enfin sur son canapé moumouteux et allume la webcam. Le live commence par une série de salutations chaleureuses avec les premiers viewers connectés. Pas mal de mecs, qu'on imagine timides IRL. Des filles aussi, plus taquines. Notre déesse de la FAP reçoit ainsi chez elle une centaines de cerveaux connectés et fixe le montant des premières enchères. Ces enchères, que les viewers payent conjointement en tokens (14 centimes d'euro l'unité) déterminent la

suite d'actions qu'Anna accomplira ou non durant son live. Elles débutent en douceur : 20 tokens la séance de fessées. Elles sont vite atteintes. Son joli petit cul ne tarde pas à rougir sous l'action du martinet. Je compte plusieurs dizaines de coups, ce qui n'est finalement rien lorsque l'on sait qu'elle peut parfois en encaisser plus de 14 000 en une soirée ! Toujours dans le registre du spank, cette petite perverse met les-fesses-du-journaliste-de-Playboy en jeu. Ce que, sous l'effet des shots de vodka, j'accepte facilement. Ma carrière de cam-boy dure quelques coups de cravache. Le cuir des fesses ainsi tanné, je me rassois sagement sur mon fauteuil.

Ces préliminaires s'achèvent lorsque Anna, miaulant qu'elle a chaud, enlève son body et se retrouve nue. Les cuisses mi-ouvertes, son corps tatoué – que l'on fantasme souple et maniable – allume la communauté des mateurs. Sans rompre le dialogue, elle enchaîne une série de postures et finit le dos cambré. Parfaitement consciente des zones stratégiques de son anatomie, elle offre sa croupe en spectacle et enduit son cul de compét' d'huile pour bébé. Ce teasing presque amical fait pleuvoir les tokens. *«Ah, vous voulez me voir me doigter ? Vous êtes vraiment sûrs ?»* Un «OUI !» virtuel parcourt le tchat. Elle se couche alors sur son canapé, tourne le dos à la webcam, et laisse deviner par derrière ses doigts s'engouffrer dans sa vulve. Le rythme s'accélère, ses murmures se transforment en cris de plaisir, Anna s'envoie en l'air mais en garde sous le pied. Au bout de quelques minutes, elle redescend sur au grand écart, Anna cale le vibromasseur sur son clitoris. L'effet est immédiat : ses yeux se révulsent, l'orgasme s'annonce rapide et fort. Silence religieux de l'autre côté de l'écran, les mains ne tapent plus sur les claviers. De mon côté, je tente de rester pro en fuyant du regard le sexe d'Anna. Je fixe le bras du maneki-neko qui fait des va-et-vient en cadence avec le ronronnement du vibro. Anna se mord les lèvres, les tétons de ses seins sont en érection. Elle monte crescendo puis pousse un dernier cri, laissant tomber mollement son Hitachi sur le canapé. Comme un con, je ne peux m'empêcher d'applaudir la performance.

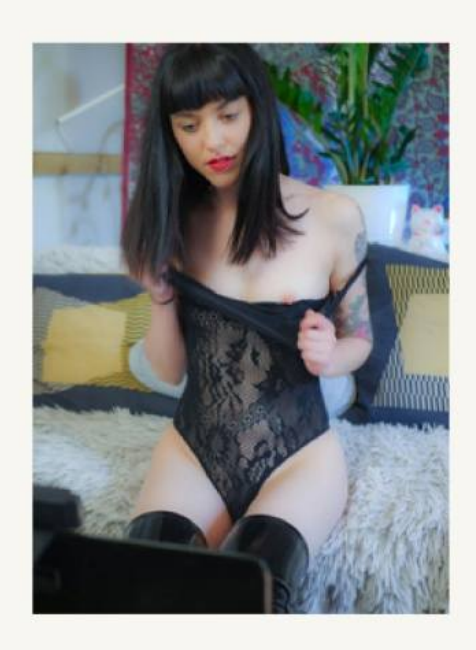
Le live s'achève ici. Rien de forcément spectaculaire ou hardcore. Juste une manière décomplexée de faire du sexe.







«Ah, vous voulez me voir me doigter ? Vous êtes vraiment sûrs ?»

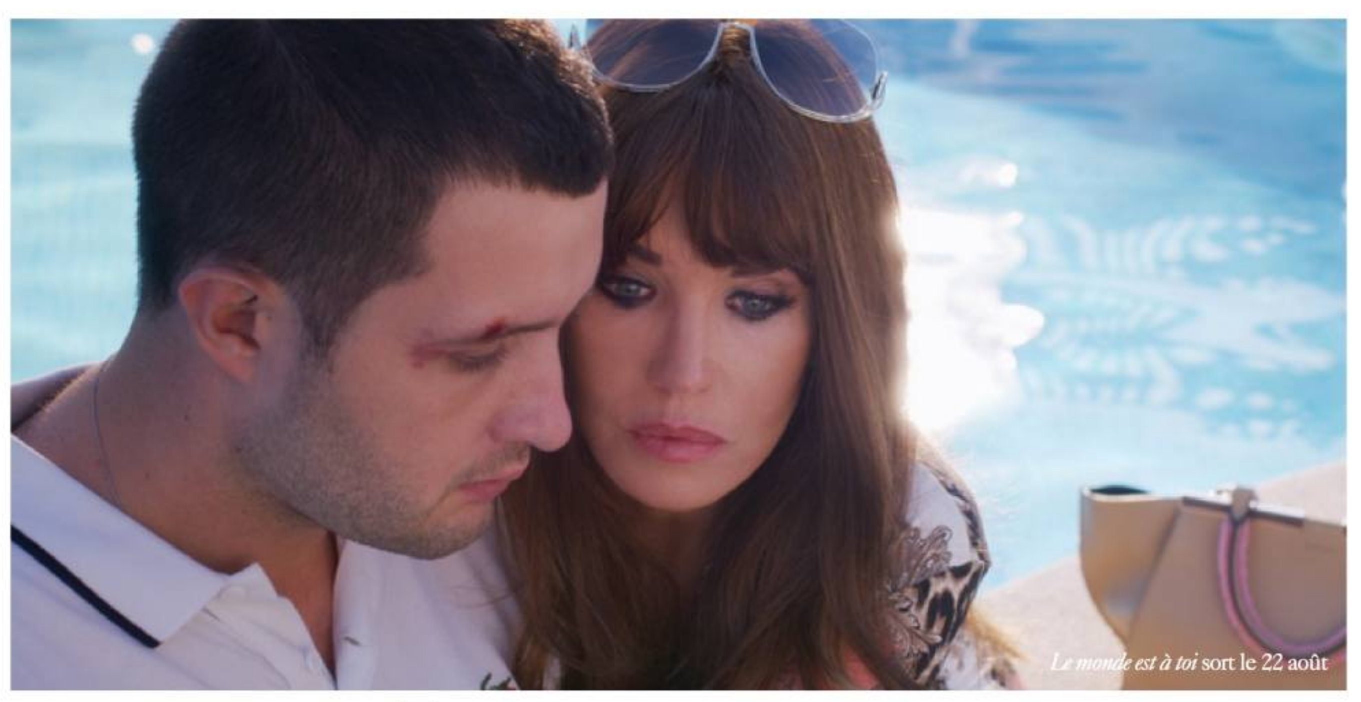


Terre. Félicitations des viewers. Le visage détendu, elle les remercie presque un à un. Assis aux premières loges, j'essaye de rester impassible.

ENVOYEZ LES TOKENS !

La tension baisse d'un cran. Ça vanne, ça rigole, Anna suce un Miko au chocolat. J'espère secrètement que ça ne va pas en rester là. Le prochain «goal» est un godage à l'Hitachi, vibromasseur dont la renommée n'est plus à faire. Le temps passe. *«L'Hitachi, ça ne vous dit vraiment rien ?»* Non, ça ne leur dit rien. Peut-être sont-ils fauchés. Ou partis aux toilettes. Mettez vos tokens, putain ! C'est au moment où je croyais l'affaire perdue que sonne la cloche de l'enchère atteinte. Je m'enfonce dans mon fauteuil. Les cuisses *«Le porno pour moi, c'est quelque chose de non-simulé, j'ai envie d'exprimer autre chose que ce qu'on voit dans le gonzo conventionnel,* explique Anna toujours à poil. *Et ça peut être très simple : on a fait une vidéo récemment où il n'y avait pas de pipe, juste un cunni. On ne voit pas assez des vidéos comme ça. On veut juste montrer que le sexe ne s'inscrit pas dans la performance : on peut baiser cinq minutes, faire un quicky, et c'est très bien comme ça. On ne veut pas être prescripteurs d'une frustration souvent véhiculée par le sexe industriel et mal fait.»* Ou quand la recherche de l'accessibilité et de l'«authenticité» devient une conception différente de penser le cul.

Romain Gavras



Le monde est à toi sort le 22 août

et la Variét'

Il vient de mettre la Croisette à genoux avec *Le monde est à toi*, sa comédie qui doit autant à Kassovitz qu'à Guy Ritchie ou Bertrand Blier. Romain Gavras détaille ici sa surprenante B.O., composée de standards de la variété française.

Entretien Xavier Magot



Daniel Balavoine
La vie ne m'apprend rien

Romain Gavras : « Toutes les chansons qui composent la bande originale de *Le monde est à toi* peuvent être considérés comme des plaisirs coupables mais, personnellement, je ne les envisage pas du tout comme ça. Le morceau de Balavoine, par exemple, est absolument magnifique. Sa mélodie me touche et ses paroles résonnent profondément en moi. C'est la chanson des fils à maman par excellence : l'hymne des garçons perdus qui cherchent leur mère partout. Pour moi, le morceau réussit à capter le brouillard ambiant, la perte des repères, la désillusion. Un morceau sur le désespoir actuel et la nécessité de retrouver un peu de beauté. »



Laurent Voulzy
Cœur Grenadine

« J'adore vraiment Voulzy. J'aime son côté sucré et doux, c'est vraiment de la bonne pop sirupeuse. Je ne suis pas certain d'en comprendre totalement les paroles ni les enjeux mais, dans mon film, la chanson fait tout à fait sens. Elle illustre la séquence où les petites frappes saccagent l'appartement et évoque le coté fragile et tendre de ces jeunes gars violents. Une fragilité qu'on a un peu tous en nous, finalement. J'adore ce paradoxe. »



PNL
Le Monde ou Rien

« Ce morceau a été ma sonnerie de réveil pendant deux ans. J'aime son coté mélancolique, désabusé, qui reflète à merveille l'état d'esprit actuel. PNL fait désormais partie intégrante du patrimoine pop français au même titre que Balavoine ou Voulzy. J'apprécie particulièrement le pouvoir "anthémique" du morceau, ça en fait presque un hymne français, mélancolique et conquérant. Ce sont vraiment des artistes à part qui font les choses de leur côté, comme ils l'entendent, sans attendre quoi que ce soit de quiconque. Je pense que c'est ce qui fait qu'ils sont à ce point en connexion avec un public aussi large. »



Michel Sardou
Le Phoenix

« C'est le morceau qui ouvre le film. On m'a reproché son ironie mais pour être tout à fait honnête, je suis raide dingue du morceau. La composition de la chanson, ses paroles, sa ritournelle, tout est génial. Dans le film, il correspond à la volonté de poser un truc héroïque dès le début. Un souffle conquérant qui doit infuser le récit initiatique à venir. Et puis le morceau est également le reflet thématique du film. C'est un roman d'apprentissage, l'histoire d'un garçon qui sort des jupes de sa mère pour devenir un homme. »



Boule Noire
Aimer d'amour

« C'est mon petit clin d'œil 1980's. Le morceau est un hymne disco-funk des années 1980, une époque où tous les mecs des quartiers allaient danser en boîte sapés en Sebago et 501. Ça colle parfaitement avec la ligne générale du Monde est à toi. J'ai fait un film d'aventure, un vrai divertissement, comme cette chanson, en quelque sorte. Elle capture l'air du temps d'une époque en utilisant les atours d'un morceau désuet mais finalement elle révèle un côté beaucoup plus intime et personnel. Et puis ça me renvoie à ma propre enfance. C'est de la nostalgie pure. »

Romantico



par Frédéric Lo

Compositeur, auteur, musicien, chanteur, Frédéric Lo fait le grand écart de Daniel Darc à Maxime Le Forestier, de Robert Wyatt à Étienne Daho. Ce grand romantique livre ici son top 5 de l'amour éperdu alors qu'il s'apprête à sortir un album à la rentrée avec les participations d'Elli Medeiros, Stephan Eicher, Alex Beaupain, Benjamin Biolay.

Entretien Raphaël Turcat



Leonard Cohen
I'm your Man 1988

« *"If you want a lover, I'll do anything you ask me to."* Ainsi commence cette chanson, déclaration d'amour à la photographe française Dominique Isserman. Cohen a 54 ans lorsqu'il la publie. L'amant supplie à genoux, déchire les draps, griffe le cœur, et même fait "le chien en rut". Tout un programme. »



Nat King Cole
Nature Boy 1948

« Il existe de nombreuses versions de ce standard de jazz composé par Eden Ahbez en 1947, mais pour moi, l'interprétation de Nat King Cole est la plus belle. Son chant de crooner est magnifique et les arrangements, somptueux. Cet étrange garçon de la nature révèle *"The greatest thing you'll ever learn is just to love and be loved in return"*. »



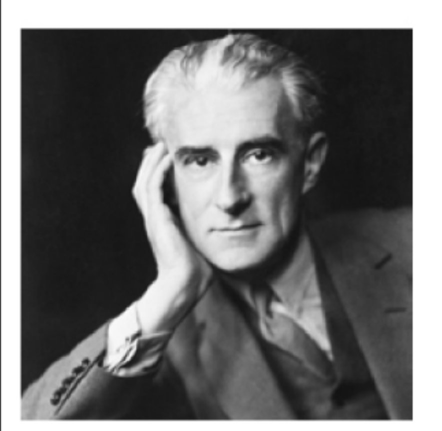
Arvo Pärt
Für Alina 1976

« Composée pour piano seul, Für Alina est une pièce extrêmement simple dans son écriture, utilisant les silences et les sons purs. Son tempo est libre. Sa durée varie donc de deux à dix minutes en général. Ce qui laisse la possibilité de choisir sa version… »



Cocteau Twins
Lazy Calm 1986

« Lazy Calm se trouve sur l'album Victorialand, le quatrième du groupe. Ce sont 6'36" de douceur et d'apaisement orchestrées par le couple Fraser-Guthrie. Ils sont alors unis à la scène comme à la ville. La musique des Cocteau Twins est ici toujours aussi éthérée, encore plus simple et dépouillée qu'à l'accoutumée, mettant en valeur la voix mystérieuse et envoûtante d'Elizabeth Fraser. »



Maurice Ravel
Concerto 1931

« Le Concerto en sol majeur de Ravel est un concerto pour piano et orchestre en trois mouvements dans lequel l'émotion, la sensualité et la plénitude sont à leur paroxysme. Il fait notamment beaucoup d'emprunts au jazz. C'est l'avant-dernière œuvre de Ravel qui se retrouve ensuite dans l'incapacité d'écrire sa musique. »

Monumentaux



Alexandre Devals dirige la Venet Foundation depuis sa création en 2014. Également commissaire des expositions estivales au Muy, il vient d'inaugurer celle consacrée à Yves Klein. Son tour du monde des œuvres monumentales.

Entretien Raphaël Turcat



Constantin Brancusi, *la Colonne sans fin*, 1937
Parcul Coloana Infinitului, Târgu Jiu (Roumanie)

Alexandre Devals : « En se consacrant à une simplification des formes et à la recherche de l'épure, Brancusi est le père de la sculpture moderne. L'un de ses apports majeurs est de réinventer le socle puis de le faire disparaître. La colonne est ici posée à même le sol, son motif, répétable à l'infini, évoque, bien avant Pollock, la question du all-over. »



Robert Smithson, *Spiral Jetty*, 1970
Grand lac salé, Utah (Etats-Unis)

« Robert Smithson crée dans la nature des œuvres à son échelle. Spiral Jetty est la Joconde du land art. La jetée de basalte de 457 mètres de long recueille les rayons du soleil et ouvre la vue sur une mer de cristaux de sel blancs. Elle est aujourd'hui menacée par un forage pétrolier. »



Michael Heizer,
Levitated Mass, 2012
LACMA (Los Angeles)

« Le rocher de 340 tonnes a été trouvé tel quel par Michael Heizer dans une carrière. Un graal pour l'artiste, qui avait déjà imaginé Levitated Mass dans les années 1970 à des échelles inférieures. La déambulation dans la galerie creusée en contrebas est un moment vertigineux. »



James Turrell
Roden Crater, 1977
Arizona, work in progress

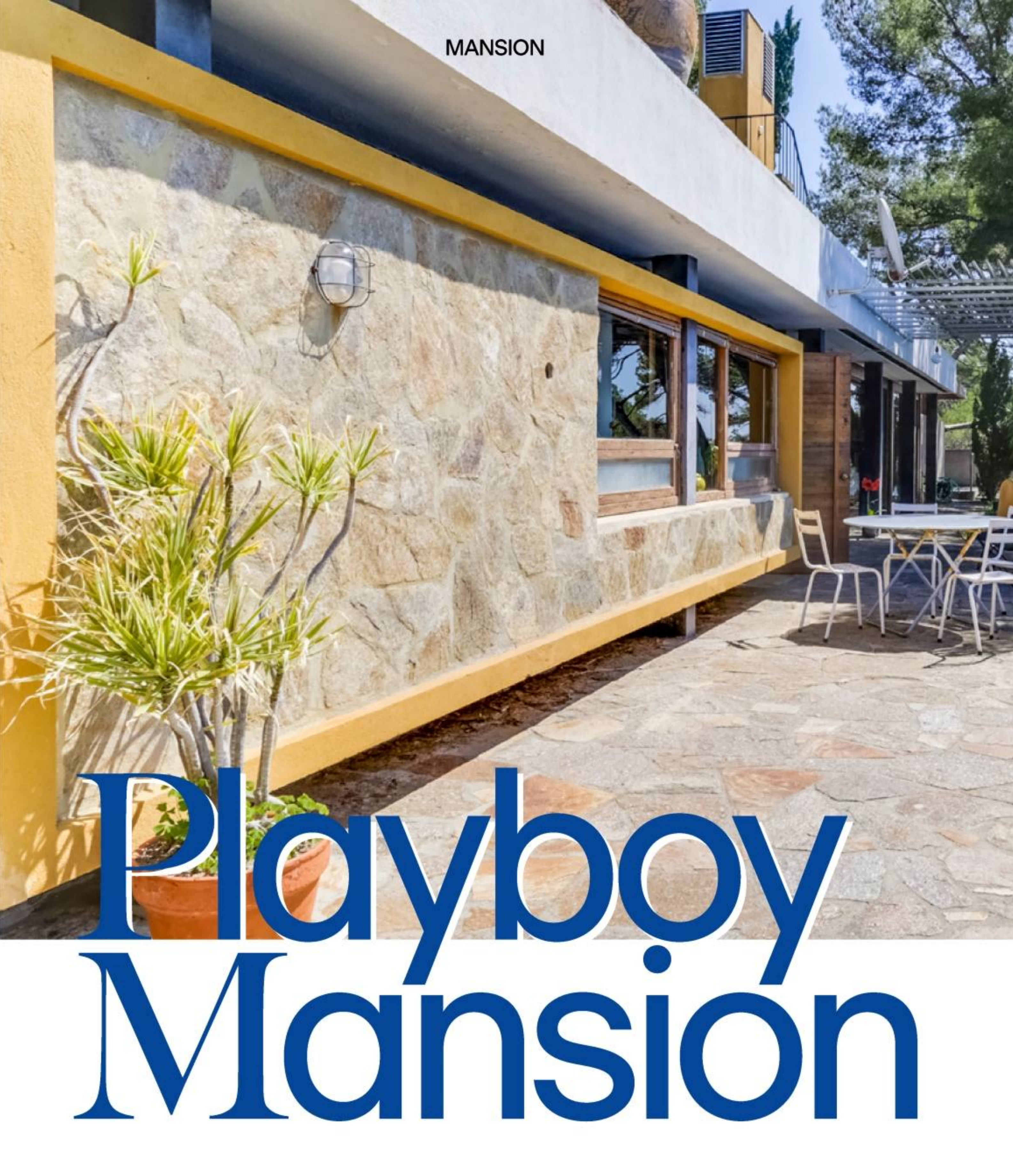
« En 1974, au bout de sept mois de vol au-dessus de l'Arizona, James Turrell s'arrête sur Roden Crater dans le Painted desert. Depuis, il perfectionne ce projet colossal. Voici la vue d'une des pièces. En ouvrant le plafond de ses skyspaces, il construit un cadre dans lequel le ciel prend une densité soulignée ou altérée par les lumières colorées de la structure. »



Bernar Venet
88,5° Arc x 8, 2012
Gibbs farm,
Nouvelle-Zélande

« Après avoir été l'un des inventeurs de l'art conceptuel dans les années 1960, Venet se métamorphose en formaliste à la fin des années 1970. Son vocabulaire se compose de lignes droites, courbes, brisées ou indéterminées. En 2012, Alan Gibbs lui a commandé cette œuvre de trente mètres de hauteur pour sa ferme néo-zélandaise. »

Venet Foundation
53, chemin du Moulin des Serres
83490 Le Muy.



Playboy Mansion

Architecture de Collection
21 rue de Greneta, Paris 2e. Tel. 01 53 00 97 44
www.architecturedecollection.fr



Dans un paysage de carte postale, cette villa bercée par le bruit des vagues honore une architecture remarquable.





Située au Lavandou, petite station balnéaire nichée entre Toulon et Saint-Tropez, cette spectaculaire villa accrochée à la falaise, a été réalisée par André Lefèvre-Devaux en 1957 et labellisée Patrimoine du XXe siècle en 2000. Hissée sur deux niveaux, elle se déploie sur 180 m², accueille de superbes espaces largement ouverts sur la mer et compte trois chambres, un studio indépendant, une cave et deux garages. Profitant d'un cadre exceptionnel et d'une vue panoramique sur toute la baie du cap Bénat, elle est entourée d'un magnifique terrain paysager de 1250 m² offrant un accès privé à la plage. Ponctuée de terrasses serties dans la roche et d'un patio judicieusement orienté qui protège les hôtes des vents dominants, cette sublime maison qui se projette vers l'horizon, se fond admirablement dans la nature environnante.
Prix : 3 600 000 €

Tables aguichantes

Exciter son appétit et capter la spontanéité de l'été à la terrasse de ces adresses à fort indice de séduction qui cultivent un bel esprit d'ouverture.

TEXTE Sandra Serpero



1





2

L'île : farm house à la française [1]

Bonne planque pour s'extraire de la faune urbaine que cet éden bucolique situé à seulement 30 minutes du centre de Paris. Enchanteur avec son potager aromatique où les cuisines et le mixologiste viennent trouver leur bonheur, ses terrasses XL et son bar sous les arbres qui font le nôtre. Imaginée par l'architecte Laura Gonzalez, cette demeure façon maison de campagne revendique une carte gourmande avec des assiettes qui sentent bon les vacances : goujonnettes de merlan sauce tartare, poireaux-mimosa, planches de charcuteries et fruits de mer à partager autour d'une piscine de rosé, viandes cuites à la braise pour les carnassiers et poissons nobles pour les becs fins servis comme sur les plages de Méditerranée. Mood : chill out.

170 quai de Stalingrad, Parc de L'Ile St Germain 92130
T. : 01 41 09 99 99
www.restaurant-lile.com

Baltard au Louvre : il était une fois [2]

Le Pavillon Baltard, ce bel endormi inanimé depuis plus de dix ans a repris vie sous l'impulsion de Vincent Sitz et Laurent Féchet (Pirouette, Zébulon) qui l'ont réveillé en façon et affublé d'un nouveau nom. Conservées les marquises Art déco de la façade flirtant désormais avec une verrière en métal vert mordoré, des carreaux de ciment et des miroirs piqués. Et joie d'une charmante terrasse côtoyant les jardins de la Canopée et offrant au regard la splendeur de l'église Saint-Eustache. Derrière les fourneaux, le jeune chef belge Ewout Vranckx passé par les grandes tables (Louis XV, George V, Meurice…), auteur d'une cuisine raffinée et légère qui se pique de jolies audaces. À la carte, des plats déjà stars comme le rafraîchissant croquant de céréales, crémeux d'avocat et vinaigrette yuzu, les graciles langoustines crues, eau de riz à la citronnelle et lentilles de Saint-Flour ou l'épaule d'agneau canaille confite 12 heures à partager. Et pour la soif, vins nature, grands crus et vieux millésimes viennent étourdir gentiment les cœurs.

9 rue Coquillère, Paris 1er
T. : 09 83 32 01 29
www.baltard.com



2



3



4

Petite Plage: ardeur tropézienne [3]

Gros casting pour cette Petite Plage, ex-Escale, planté sur le mythique port de Saint-Tropez, qui a confié sa carte au chef étoilé et Meilleur ouvrier de France Eric Fréchon, en charge de régaler la jet-set et autres beaux gens en escale. Pari relevé haut-la-main par le chef du Bristol à l'aise dans le registre bistronomique qui a fait aller une inspiration solaire faisant honneur aux saveurs et produits de la Méditerranée. Belle pêche, bonne pioche avec le carpaccio de loup mariné, citron, piment coriandre, le gigot d'agneau de lait au feu de bois accompagné d'une vraie ratatouille et le millefeuille-tropézien si aérien. Le tout se déguste dans un décor grand confort façon cabane de plage chic où l'on plonge ses pieds dans un sol nappé de sable blanc. *What else* ?

9 quai Jean Jaurès, 83990 Saint-Tropez
T. : 04 94 17 01 23

La Chassagnette : bout du monde [4]

Auréolé d'une étoile, le chef Armand Arnal officie à demeure dans ce lieu magique où un potager et verger de 2 hectares sert de garde-manger vivant et dicte sa carte. Cajolées par la cueillette du jour, les assiettes épurées et parfumées de la Chassagnette dialoguent en saveurs avec des matières premières gorgées de soleil. Légumes, herbes, aromates, fleurs, fruits se taillent la part belle dans chaque plat, escortés de poissons et de viandes premium qui interviennent en garnitures. Une cuisine affective, sensuelle et spirituelle à la fois, splendide et remarquable. L'ambiance ? Romantique à souhait. Bercées par le crissement des cigales et l'eau des fontaines, les tables se perdent aux beaux jours dans le jardin ou sommeillent sous la fraîcheur de la canopée. Hautement séduisant.

Route de Sambuc, 13200 Arles
T. : 04 90 97 26 96

La Havana Cancha



La Havana Cancha est une version alternative long drink de la Canchanchara, un cocktail typique de Cuba créé durant la guerre de 1869-1878 par les Mambises, des guérilleros indépendants cubains. C'est un cocktail frais au profil équilibré, avec des ingrédients simples : du miel liquide, du citron vert, de l'eau gazeuse et du rhum Havana Club 7.

Ingrédients

5 cl de rhum Havana Club 7
2 cl de miel liquide
2 cl de jus de citron vert
5 cl d'eau gazeuse
Des gros gros glaçons
Un quartier de citron vert

Recette

1 — Verser dans un verre 5 cl de rhum Havana Club 7, 2 cl de jus de citron vert et 2 cl de miel liquide
2 — Mélanger le tout jusqu'à dissolution du miel liquide
3 — Ajouter 5 cl d'eau gazeuse, des glaçons et décorer d'un quartier de citron vert

Rhum Express

L'été arrive et avec lui les plaisirs du dehors et des notes alcoolisées. Et comme chez Playboy nous mettons un point d'honneur à prendre soin du bien-être de nos lecteurs, nous vous avons préparé un parcours de footing à base de rhum pour soigner vos rhumatismes articulaires.

PAR Maxime Jammet



Maison Souquet

Le bordel d'époque (cf. photo au-dessus)

Aménagé dans un ancien bordel, l'établissement recrée l'élégance sulfureuse du début du XXe : ambiance rouge-sang feutrée, portes dérobées et meubles Louis XIV. Installé dans un fauteuil en velours, vous dégustez l'un des savoureux cocktails à base de rhum : « Dita », « Leila » ou « Ernestine », une courtisane qui ravira votre palais avec ses notes d'été douces et gourmandes.

10, rue de Bruxelles - Paris 9e
01 48 78 55 55 / 17 h - 1 h
www.maisonsouquet.com

Chez Arsène

Le bouge underground

Après avoir vigoureusement traversé la butte Montmartre, vous-voilà chez Arsène qui tient depuis des années le bar à rhum ultime que personne ne connaît. Tout seul derrière le bar, cet affable guadeloupéen fait des miracles avec une exigence qualité extrême et une recette secrète qu'on ne dévoilera pas ici. Best-seller : le rhum-gingembre, un puissant aphrodisiaque.

12, rue Doudeauville - Paris 18e
Ouvert ven-sam. 17 h - 2 h

L'Embuscade

La caution festive

Il est temps de célébrer votre arrivée au sprint à « L'Embuscade », rhumerie capverdienne culte où se retrouvent depuis des années des artistes, des prostitués et des flics pour festoyer dans la vapeur du rhum. Avec deux classiques faits-maison : «L'embuscade» et «Le traquenard», un cocktail rhum-gingembre puissant et épicé idéal pour votre chaude nuit d'été.

47, rue de la Rochefoucauld - Paris 9e
Ouvert mar. - sam. 17 h - 2 h
After : jeu. - sam. 5 h - 10 h

La bière des Sans Culottes



La bière des Sans Culottes a été créée en 1984 par la Brasserie La Choulette pour rendre hommage aux révolutionnaires de 1789. En effet, à cette époque de grands changements, la bière avait été libérée de nombreuses taxes et contraintes dans sa fabrication et sa distribution. De plus, boisson du peuple par excellence, elle était de toutes les réunions et fêtes qui émaillèrent cette période.

Mais la bière n'est pas sérieuse, elle apporte gaité et convivialité. Alors depuis trente ans, cette marque Sans Culottes a souvent été prise au premier degré et prétexte à plaisanterie et jeux de mots. L'idée est donc venue de réaliser une série de bières festives et originales, sous la marque ombrelle « Bière des Sans Culottes ».



Le parti pris du premier degré et de l'humour a été confié à L.M. Carpentier et Malik, dessinateurs, scénaristes de talent, illustres représentants de la grande école belge de la bande dessinée et qui ont déjà réalisé de nombreux albums, entre autres, sur le thème de la bière.

Vus de Belgique, les révolutionnaires Sans Culottes étaient aussi sans pantalon et avaient beaucoup de charme pour notre plus grand amusement.



Brasserie La Choulette
59111 Hordain – France
www.lasansculotte.com
www.lachoulette.com

Shorts Stories

C'est parti pour la Coupe du monde en Russie ! Mais plutôt que de parler technique sur le pré, attardons-nous sur ce parent pauvre de la tenue de footballeur : le short. Quatre dates essentielles pour comprendre son évolution.

PAR Alexandre Desnoyers









France 1938

La jupe-culotte

Le temps n'est pas à la rigolade. La guerre se fait sentir et l'Autriche, qui terrifie tout le monde par son football d'attaque, se voit obligée de déclarer forfait à la suite de l'Anschluss. Les spectateurs français ne pourront pas voir les shorts amples descendant juste au-dessus du genou de la Wunderteam. Une élégance rare dans une époque qui sent la poudre.

Mexique 1986

Mini, mini, mini !

Maradona part de son camp, dépose la quasi-totalité de l'équipe anglaise pour marquer l'une des plus beaux buts de l'histoire de la Coupe du monde. Cette agilité est-elle due à son mini-short noir lui laissant toute liberté de mouvement ? Les joueurs argentins brandiront le trophée quelques jours plus tard comme des surfeurs latinos de Venice Beach : cheveux longs, barbes, mini-shorts de bain. La classe internationale.

France 1998

Le pantacourt

C'est l'année du sacre de la France mais une catastrophe sur le plan vestimentaire. Affublés de longs shorts XXL, on ne sait plus trop si la bande de Zidane est une équipe de foot ou une troupe de touristes en pantacourts. Heureusement, le 12 juillet, les Tricolores brandiront la coupe faisant oublier ce dramatique fashion faux-pas.

Russie 2018

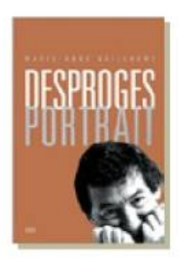
Le slim fit

Technologie Dri-Fit, sobriété des couleurs, « swoosh » discret : grâce à son minimalisme, le short version Nike de l'équipe de France 2018 réconcilie les amateurs de mode avec le sport. Mi-long, slim fit pour mettre en valeur fesses et cuisses musclées, il rappelle les shorts de la Coupe du monde 2010 qui avaient laissé tomber avec bonheur leur côté « lose » de la décennie précédente.



Embrasant

Pussy Riot Grrrls de la pétroleuse Manon Labry (éd. iXe). Les dessous pas piqués des hannetons de la révolution féministe « grrrstyle » visant à créer des alternatives cocasses et voluptueuses à « la manière chrétienne merdique et capitaliste de faire les choses ».



Tordboyautant

Desproges portrait de Marie-Ange Guillaume (Points). Une bio idyllique truffée d'infos spitantes sur l'art qu'avait l'humoriste de faire de sa vie-même une perpétuelle rigolade. Exemple : Dans un supermarché d'Ibiza, Desproges glisse soudain « une tonne de préservatifs dans le caddie d'une brave dame qui, une fois arrivée à la caisse, se met à pousser des cris d'orfraie en expliquant que tout ce matériel n'est pas à elle. »



Galvanisant

L'Amour fou à Paris 1920-1940 de Dominique Marny (Omnibus) nous acoquine avec huit couples légendaires (Man Ray/Kiki de Montparnasse ; Louis Aragon/Elsa Triolet ; Pablo Picasso/Dora Maar ; Henri Miller/Anaïs Nin ; Jean Cocteau/Jean Marais) à travers les cafés, les théâtres, les ateliers des années folles où ils ont vécu leur passion à corps perdu. Pour pimenter le périple, une sarabande de documents exaltants.

Les livres dérangeants de l'été

SÉLECTION PAR **Noël Godin**



Mordicant

Sacha Guitry le bien-aimé écrit par Noël Simsolo, dessiné par Paolo Martinello (Glénat). On croit rêver : Guitry héros d'un comic strip. Qui de plus s'avère excellent. La légende de l'auteur du Roman d'un tricheur est chouettement résumée. Les répliques sont savoureuses. Les dessins confiés à un petit maître de la fantasy à l'italienne sont truculents. Le rythme est soutenu. Et l'on est souvent étonné. On apprend, par exemple, que Sacha Guitry a fait ses débuts sur les planches à l'âge de 5 ans. Et que son premier spectateur a été le tsar Alexandre III, jambon à cornes !



Enrichissant

Dans *Gabriële* (Stock) d'Anne et Claire Berest, les arrière-petites-filles de la sulfureuse Gabrielle Buffet-Picabia, surnommée « la femme au cerveau érotique », qui se piquait d'enjôler les artistes frondeurs de renom (Apollinaire, Picabia, Calder, Duchamp…), nous entraînent dans un voyage romancé épicé à travers le monde de l'art réfractaire (le futurisme, le dadaïsme) mais également celui de la résistance au totalitarisme (Gabriële s'éclate en 1939 aux côtés de Samuel Becket dans le réseau anti-nazi « Gloria SMH »).



Ultraprovocant

La résurrection téméraire par les éditions Place des victoires et par l'historien dévissé Bruno Fuligni de l'irrécupérable Journal des assassins vendu à la criée en 1884 qui enseignait entre autres à ses lecteurs « l'art de détrousser le bourgeois avec élégance ». Sans le moindre scrupule, l' « organe officiel des chourineurs réunis », comme il se présentait, n'hésitait d'ailleurs pas à attribuer ses articles les plus scabreux à la plume de Victor Hugo ou de l'archevêque de Paris.



Hardrockant

Guns n' Roses Reckless Life de Nicolas Merrien (Le Mot et le reste) retrace superbement l'épopée des bad boys qui auraient pu devenir les prochains Rolling Stones. Au programme : leur ascension canon d'abord grâce à leurs sons fulguramment viscéraux (leurs décharges blues frénétiques, leurs ruades punk, leurs power ballads incendiaires) et grâce à leur hédonisme agressif spectaculaire ni feint ni forcé rentrant dans le chou du puritanisme ambiant. Et puis leur descente aux enfers. Et puis leur reformation miracle vingt-deux ans après leur dissolution.



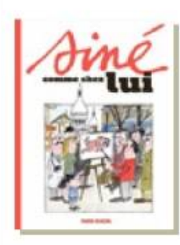
Hypertroublant

SM le maudit (Dynamite), une bédé, aussi inspirée que son titre, scénarisée par l'historien des obsessions perverses Christophe Bier et illustrée par le pernicieux travailleur du bigoudi Yxes. Avec comme toile de fond le fascinant cinéma allemand de l'entre-deux-guerres et ses stars ébouriffantes (Marlène Dietrich, Louise Brooks, Peter Lore) que l'on croise tout au long du récit, le meilleur hommage complètement louf-louf que je connaisse au sadomasochisme déchaîné. Du même Bier, sous le pseudo de Maxime B., dans le même registre viva la cravache (à chacun ses trips !), paraît à la Musardine le mal léché Comment je suis devenu le toutou de ces dames.



Épastrouillant

Les Jardins de l'art brut (Les Presses du réel) du pataphysicien patenté Marc Décimo nous démontre somptueusement que les plus stupéfiants chefs-d'œuvre artistiques sont quelquefois réalisés par les pires agités du bocal.



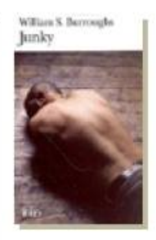
Superbandant

Siné comme chez lui (Fluide glacial). Le rassemblement fripon des « élucubrations lubriques » de l'immense dessinateur anar Siné publiées dans Lui de 1963 à 1989. Une catastrophe pour l'ordre moral.



Chamboulant

C'est au plus désopilant des comiques français vivant, Daniel Prévost, que l'on doit, ô surprise totale !, un des livres les plus terriblement tristes de l'année : *Tu ne sauras jamais combien je t'aime* (Cherche midi). C'est que le trublion du Petit Rapporteur a choisi pour raconter un épisode tragique de son existence la simplicité foudroyante, sans pathos ni acrobatie tire-larmes. Et ça marche le tonnerre, on lâche les grandes eaux tout contre lui.



Planant

Le scandaleux *Junky* (1976) du grand William S. Burroughs sort pour la première fois en français, chez Folio, dans sa version intégrale non censurée. Une initiative magnifique car le délirant classique de la Beat Generation n'est pas seulement un reportage inouïment cru sur la dépendance à la dope dure, c'est encore une espèce de confession autobiographique trash, une étude pharmacocinétique poussée, une enquête ethnographique salée sur les sous-cultures urbaines, une description sans merci des brigades des stups notamment psychiatriques, une analyse linguistique colorée du parler hipster ou une méditation fort âpre sur la solitude existentielle. Rien de moins, mille seringues ! Recircule également par le soin des éditions Allia le caracolant hymne à La Révolution électronique ludique contre l'establishment qu'a fricassé Burroughs en 1972.



Reconstituant

Dire non ne suffit plus de Naomi Klein (Actes Sud). Le dernier manifeste choc de l'auteure culte de No Logo entend prouver que si nous persistons à ne faire que de petits pas en avant, nous sommes fichus. Une seule solution pour Naomi Klein et son regretté collègue Leonard Cohen : bondir, anticiper illico presto l'avènement d'un nouveau monde libertaire et « éco-énergétique » où toutes les décisions clé seraient réellement prises par des assemblées autogérées voulant sauver la planète.

NOUS
AVONS
L'IM
MOR
TAL
ITÉ
À GAG
NER









STANLEY KUBRICK






Nous sommes en 1968, *2001, l'Odyssée de l'espace* vient de sortir et le monde s'étripe sur le sens à donner à ce monolithe traversant l'histoire de l'humanité. Stanley Kubrick, son réalisateur, s'en explique ici et en profite pour parler extraterrestres, cryogénisation, révolution sexuelle, Dieu et… LSD.

ENTRETIEN Eric Norden
PHOTOS Alan Clifton

Stanley Kubrick, un critique a qualifié 2001 de « premier film nietzschéen » en expliquant que le concept du film était l'évolution du singe en homme puis en surhomme. Quel est le message métaphysique de 2001 ?

Ce n'est pas un message que je souhaitais faire passer avec des mots. 2001 est d'une expérience non-verbale. Sur 2 h 19 de film, il y a quarante minutes de dialogues. J'ai cherché à créer une expérience visuelle qui évite toute catégorisation et pénètre directement dans l'inconscient du public avec son contenu philosophique. Pour paraphraser Marshall McLuhan, dans 2001, le message, c'est le medium. Je voulais que le film soit une expérience intensément subjective qui touche la conscience du spectateur, comme peut le faire la musique. « Expliquer » une symphonie de Beethoven, ce serait ériger une barrière entre sa conception et son appréciation. Vous êtes libre de spéculer tant que vous voulez sur le sens philosophique et allégorique de 2001 – et ce type de spéculation indique qu'il a réussi à toucher le public au plus profond – mais je n'ai aucune envie d'établir une liste d'instructions que tout spectateur se sentira obligé de suivre sous peine de passer à côté du film. Si 2001 a réussi quelque chose, c'est à toucher un public qui ne réfléchit pas souvent à la destinée de l'Homme, à son rôle dans le cosmos et à sa relation à des formes de vie supérieures. Et même pour quelqu'un d'extrêmement intelligent, certaines idées que l'on trouve dans 2001 tomberaient à plat si elles n'étaient pas abordées dans un contexte émouvant.

Sans donner d'« instructions philosophiques », pouvez-vous nous donner votre propre interprétation du film ?

Non. Pour les raisons que j'ai déjà données. Est-ce qu'on apprécierait autant la Joconde aujourd'hui si Léonard de Vinci avait écrit en bas de la toile : « *Cette femme a un petit sourire parce qu'elle a des dents pourries* » ou « *parce qu'elle cache un secret à son amant* » ? Cela cloisonnerait le regard du spectateur. Et je ne veux pas que cela arrive à 2001.

Arthur Clark, astrophysicien et doyen des écrivains de science-fiction qui a collaboré à 2001, dit : « Si quelqu'un comprend le film à sa première vision, c'est que nous avons échoué dans notre intention. » Pourquoi un spectateur devrait-il voir un film deux fois pour comprendre le message ?

Je ne suis pas d'accord avec la phrase d'Arthur et je pense que c'était une provocation de sa part. La nature même de l'expérience visuelle de 2001 est de susciter chez le spectateur une réaction instantanée et viscérale qui n'a pas besoin d'être encore amplifiée. De manière plus générale, je dirais qu'il y a dans tout bon film des éléments qui vont attirer l'attention du spectateur lors d'une deuxième vision : la dynamique d'un film empêche souvent de prendre la pleine mesure de toutes les nuances pouvant stimuler l'imagination. L'idée selon laquelle un film ne devrait être vu qu'une seule fois est le prolongement de notre habitude de ne voir dans un film qu'un divertissement éphémère plutôt qu'une œuvre d'art visuelle. Mais personne ne considère qu'il faut écouter une grande voix musicale une seule fois ou contempler un grand tableau une seule fois ou lire un grand livre une seule fois. Le film, lui, a jusqu'alors été exclu de la catégorie « œuvre d'art ». Je suis heureux de voir cette situation enfin évoluer.

Êtes-vous d'accord avec les critiques qui voient dans 2001 un film profondément religieux ?

Je dirais que le concept de Dieu est au



cœur de 2001 mais pas à travers n'importe quelle image traditionnelle de Dieu. Je ne crois à aucune des religions monothéistes mais je crois qu'on peut en revanche construire une définition scientifique fascinante de Dieu une fois accepté le fait qu'il y a environ cent milliards d'étoiles dans notre seule galaxie, que chaque étoile est un soleil source de vie et qu'il y a cent milliards de galaxies dans le seul univers visible ! Prenez une planète avec une orbite stable, ni trop chaude ni trop froide, et prenez quelques milliards d'années de réactions potentielles créées par l'interaction entre l'énergie solaire et les composants chimiques des planètes : il est assez sûr qu'une forme de vie finira par émerger. Il est raisonnable de penser qu'il doit exister en réalité d'innombrables milliards de cette planète où la vie biologique a vu le jour. Et les chances qu'une certaine proportion de cette vie développe une forme d'intelligence sont élevées. Or notre soleil est loin d'être une vieille étoile et ses planètes ne sont que des enfants en temps cosmique. Il semble donc probable qu'il existe non seulement des milliards de planètes dans l'univers où la vie intelligente est légèrement inférieure à l'Homme, mais aussi d'autres milliards où elle est sensiblement similaire et d'autres encore où elle a des centaines de milliers de millions d'années d'avance sur nous. Lorsque vous pensez aux pas de géant technologiques que l'Homme a réalisés en quelques millénaires – moins d'une microseconde dans la chronologie des univers –, vous imaginez l'évolution qu'ont pu connaître les formes des plus anciennes de vie ? Elles ont pu passer du statut d'espèces à celui d'entités immortelles. Et puis, au fil des âges, elles auraient émergé de la chrysalide de la matière pour devenir des êtres de pure énergie et de pur esprit. Leur intelligence serait hors de portée de l'entendement humain.

Si on admet l'évolution cosmique, qu'est-ce que cela à voir avec la nature de Dieu ?

Tout. D'abord parce ce que ces êtres-là seraient des dieux pour les milliards de races moins avancées de l'univers – tout comme l'Homme apparaîtrait comme un dieu à une fourmi qui parviendrait à appréhender l'existence humaine. Ils posséderaient les attributs jumeaux de toute divinité : l'omniscience et l'omnipotence. Ces entités pourraient être en communication télépathique à travers le cosmos et avoir connaissance de tout ce qui advient. Elles liraient dans toute esprit intelligent aussi simplement que nous allumons la radio. Elles ne seraient pas limitées par la vitesse de la lumière et pourraient atteindre les coins les plus reculés de l'univers. Elles auraient un contrôle absolu sur la matière et l'énergie. Et, dans la phase finale de leur évolution, elles se fondraient en une conscience collective et immortelle. Elles nous seraient incompréhensibles autrement qu'en tant que divinités.

Dans 2001, ces créatures incorporelles semblent contrôler notre évolution mais il est difficile de savoir si c'est pour le meilleur ou pour le pire. Croyez-vous vraiment qu'il soit possible que l'Homme soit le pantin cosmique de telles entités ?

Je ne crois rien du tout à leur propos. Les simples spéculations sur la possibilité de leur existence sont tellement vertigineuses… Le point important, c'est que tous les attributs habituellement conférés à Dieu pourraient aussi bien être les caractéristiques d'entités biologiques qui, il y a des milliards d'années, en étaient à une phase de développement similaire à celle de l'Homme et qui, au fil de l'évolution, sont devenues aussi éloignées de l'Homme que l'Homme est éloigné de la soupe de laquelle il a émergé.

Dans cette phylogénie cosmique, ne peut-il pas exister des formes de vie intelligente encore plus évoluées que ces entités de pure énergie ?

Bien sûr ! Dans un univers infini et éternel, l'idée, c'est que tout est possible et il est peu probable que nous parvenions un jour à effleurer l'étendue des possibles. Mais à une époque où des astronautes se préparent à poser le pied sur la lune, je pense qu'il est nécessaire d'ouvrir nos esprits terriens limités à de telles spéculations. Personne ne sait ce qui nous attend dans l'univers. Un grand astronome a récemment écrit : « *Parfois, je pense que nous sommes seuls et, parfois, non. Dans les deux cas, l'idée est stupéfiante.* »

Vous partez du principe que les extraterrestres seraient bienveillants. Pourquoi ?

Pourquoi une race supérieure prendrait-elle la peine de nous détruire ? Si une fourmi intelligente pouvait tracer un message sur le sable à mes pieds qui dirait : « *Je suis doué de conscience, discutons*

un peu », je doute que je me précipiterais pour l'écraser. Même si ces êtres n'étaient pas surintelligents mais juste plus avancés que l'humanité, je pencherais plus en faveur de la théorie de la bienveillance ou, au moins, de l'indifférence. Puisqu'il est assez peu probable que nos éventuels visiteurs proviennent de notre système solaire, toute société capable de traverser des années-lumière d'espace aurait forcément un degré élevé de contrôle sur la matière et l'énergie. Dès lors, quelles motivations la pousseraient à se montrer hostile ? Voler notre or, notre pétrole ou notre charbon ? Il est difficile de concevoir la moindre intention hostile qui justifierait le long et périlleux voyage depuis une autre étoile.

Quelles sont les probabilités de vie intelligente sur d'autres planètes?

La plupart des scientifiques et des astronomes écartent l'hypothèse de la vie sur les planètes extérieures puisque leur température en surface est à des milliers de degrés au-dessus ou en dessous de zéro et que leur atmosphère serait toxique. Mais je suppose qu'il est possible que la vie puisse évoluer sur ce genre de planètes avec, par exemple, une base d'ammoniaque liquide ou de méthane, mais ça ne paraît pas très vraisemblable. Concernant Vénus, les sondes Mariner indiquent que la température en surface avoisine les 427 °C, ce qui rendrait impossible les conditions chimiques nécessaires au développement moléculaire de la vie. Il ne pourrait y avoir de vie intelligente indigène sur la lune en raison d'absence totale d'atmosphère – pas de vie telle que nous la connaissons, en tout cas, même si je suppose que des roches ou des cristaux intelligents ne sont pas tout à fait exclus ou, pourquoi pas, de la matière gazeuse douée de conscience ou des essaims de particules électriques capables de sensations. Vous ne trouverez aucune technologie chez ce type de créatures mais si leur intelligence pouvait contrôler la matière, pourquoi en auraient-elles besoin ? Il ne pourrait cependant ni y avoir chez elles quelque chose de vaguement humain : elles apparaîtraient comme un prototype de vie universelle praticable.

À votre avis, qu'allons-nous trouver sur la lune l'année prochaine (*Neil Armstrong posera le premier pas d'un homme sur la lune dix mois après cet entretien* - NDLR) ?

La perspective la plus enthousiasmante concernant la lune, c'est que si des races extraterrestres ont un jour visité la Terre et qu'elles nous ont laissé des preuves à découvrir dans le futur, elles ont probablement choisi le désert aride et sans air de la lune. Aucune détérioration n'étant à craindre, un objet peut perdurer pendant des millénaires. Et il était inévitable qu'à force d'évoluer technologiquement, l'Homme finirait par se rendre sur son satellite le plus proche. Les extraterrestres ont pu espérer qu'ils y trouvent alors leur carte de visite, peut-être un message de salutation ou une alarme cosmique leur signalant qu'une nouvelle race vient de découvrir le voyage spatial. C'est la situation centrale de 2001.

Dans 2001, vous évoquez la cryogénisation des astronautes pour de longs voyages spatiaux. Le physicien Robert Ettinger a proposé de cryogéniser des cadavres dans de l'azote liquide jusqu'à ce que les générations futures puissent les ressusciter. Que pensez-vous de cette proposition ?

Elle m'intéresse depuis de nombreuses années et je la considère comme











“La drogue endort la personnalité créative, qui se nourrit du conflit et de l’effervescence des idées.”

réalisable dans dix ans. Je pense même que la cryogénisation des morts va devenir une industrie florissante aux États-Unis et partout dans le monde. La thèse du Dr. Ettinger est assez simple : si un corps est congelé dans de l’azote liquide à une température proche du zéro absolu, soit -273 °, il serait tout à fait possible de le décongeler pour le ramener à la vie dans le futur, puis de soigner la maladie ou de réparer les dommages physiques à l’origine du décès. Cela implique évidemment un sérieux coup de poker : nous n’avons aucun moyen de savoir si la science du futur sera suffisamment avancée pour soigner le cancer en phase terminale ou même ranimer un corps cryogénisé. Par ailleurs, le cadavre subit des dommages pendant le processus de cryogénisation : des cristaux de glace se forment dans les vaisseaux sanguins. Et, à moins que le corps ne soit cryogénisé à l’instant précis de la mort, une détérioration progressive des neurones intervient également. Mais qu’avons-nous à perdre ? Rien. Et nous avons l’immortalité à gagner. En fait, lorsque vous examinez de près le concept de cryogénisation, il est loin d’être aussi fantastique que ce qu’il y paraît de prime abord. Après tout, des milliers et des milliers de patients « meurent » sur une table d’opération et sont réanimés par stimulation artificielle du cœur après quelques secondes. Il y a peu de différence fondamentale entre ramener un patient à la vie après trois minutes de mort clinique ou après un intermède de trois cents ans. Fort heureusement, la cryogénisation fait aujourd’hui l’objet d’une attention croissante au sein de la communauté scientifique. Le très respecté biologiste français Jean Rostand a proposé que chaque pays démarre un programme de cryogénisation financé par des fonds publics qui mobiliserait ses meilleurs têtes pensantes.

Sans même parler de la possibilité de le faire, pensez-vous que les scientifiques du futur auront envie de ramener leurs ancêtres à la vie ?

Certes, l’Homme du XXe siècle risque de ne pas être la tasse de thé d’une civilisation plus avancée, même à seulement un siècle de distance. Mais à moins que les hommes du futur ne soient parvenus à l’immortalité, ils seraient eux-mêmes cryogénisés à leur mort et chaque génération aurait tout intérêt à préserver les générations congelées précédentes afin d’être à son tour préservée par ses propres descendants. Bien sûr, ce serait une douche froide si, d’ici trois cents ans, quelqu’un nous débranchait purement et simplement, n’est-ce pas ? Un autre problème évident est l’explosion de la population. Quel sera l’effet démographique sur la terre de milliards de corps cryogénisés subitement ressuscités ? Comment prendront-ils leur place dans la société ? Cela dit, quand les scientifiques du futur maîtriseront les techniques permettant de ranimer leurs ancêtres cryogénisés, le voyage dans l’espace sera sans aucun doute devenu une réalité et d’autres planètes seront ouvertes à la colonisation. Par ailleurs, de vastes sites de cryo-préservation pourront être construits sur la face cachée de la lune pour entreposer des millions de corps.

Les opposants à la cryogénisation avancent que la mort est l’aboutissement naturel de la vie et qu’il ne faut pas jouer avec. Que leur répondez-vous ?

La mort n’est pas plus naturelle et inévitable que la variole ou la diphtérie. La mort est une maladie comme une autre, il est donc possible de la soigner. Au fil des siècles, l’incapacité de l’Homme a empêcher la mort l’a conduit à l’éloigner du cœur de ses préoccupations et à l’accepter sans réserve comme l’issue inévitable de la vie. Mais avec les avancées de la science, cela n’est plus nécessaire. La cryogénisation n’est qu’un moyen de triompher sur la mort et elle n’aurait sûrement rien d’obligatoire. Ceux qui désireraient une mort naturelle pourraient mourir comme bon leur chante, de même qu’au XIXe siècle, ceux qui désiraient connaître la souffrance telle que Dieu nous l’impose refusaient l’anesthésie.

En vous projetant en 2001, l’année où se déroule votre film, quels grands changements imaginez-vous sur le plan social et scientifique ?

Peut-être la possibilité d’éliminer la vieillesse. Nous venons de discuter du triomphe progressif sur la maladie. Mais même quand nous aurons achevé ce combat, le fléau de la vieillesse demeurera. Trop de gens voient la sénilité, à l’instar de la mort, comme quelque chose d’inévitable. Il n’en est rien. Le scientifique russe V.F. Kuprevich a écrit ceci : « *Je suis convaincu que nous pouvons interrompre les mécanismes qui provoquent le vieillissement des cellules.* » L’éminent gérontologue Bernard Strehler estime qu’il n’existe chez les métazoaires aucune contradiction intrinsèque, aucune propriété cellulaire qui interdirait leur organisation en individus au fonctionnement perpétuel et autorégénérant.

"La mort est une maladie, il est donc possible de la soigner."

Et à quoi ressemblera l'industrie du spectacle ?

Je suis sûr que nous aurons la télévision et les films sous forme d'hologrammes 3D sophistiqués et il est possible que l'on invente des formes nouvelles de divertissement et d'enseignement. Vous pourriez avoir une machine qui se brancherait sur votre cerveau et vous propulserait dans un rêve éveillé où vous seriez le protagoniste d'une romance ou d'une aventure. Plus sérieusement, une telle machine pourrait directement programmer des connaissances dans votre cerveau. De cette manière, vous pourriez par exemple savoir parler couramment l'allemand en vingt minutes. Aujourd'hui, les processus d'apprentissage réclament beaucoup trop de temps et d'efforts. Une mutation technologique est absolument nécessaire.

Avez-vous déjà pris du LSD ou d'autres drogues censées vous faire atteindre un niveau de conscience supérieure ?

Non. Je crois que les drogues sont généralement plus utiles au public qu'à l'artiste. L'illusion de ne faire qu'un avec l'univers, l'impression de paix et de satisfaction ne mettent pas l'artiste dans un état idéal. La drogue endort la personnalité créative, qui se nourrit du conflit et de l'effervescence des idées. La transcendance de l'artiste doit se faire dans son propre travail. Il ne doit pas imposer de barrière artificielle entre lui-même et son subconscient. L'une des choses qui me dissuade de prendre du LSD, c'est que tous les gens qui en prennent et que je connais ont une incapacité à faire la distinction entre des choses qui sont réellement intéressantes et stimulantes et des choses qui apparaissent comme telles dans la béatitude universelle que provoque la drogue dans un « bon » trip. Ils semblent perdre complètement leurs facultés critiques et se dissocient de certains des domaines les plus stimulants de la vie. Peut-être que quand tout est beau, rien n'est beau.

En 2001, toujours, quel stade aura atteint la révolution sexuelle actuelle ?

Là encore, c'est de la pure spéculation. Peut-être y aura-t-il une réaction et nous dirigerons-nous vers une sorte de néo-puritanisme. Mais il est plus probable que ce qu'on appelle révolution sexuelle, engendrée par la pilule, soit étendue. Avec les drogues, ou peut-être par le perfectionnement mécanique de nos fonctions extrasensorielles latentes, il se pourrait que chaque partenaire ressente simultanément les sensations de l'autre. Ou bien peut-être finirons-nous par devenir des êtres sexuels polymorphes, avec un brouillage des composants mâles et femelles. Le potentiel d'exploration de nouveaux domaines de l'expérience sexuelle sont quasiment sans limite.

Au vu de ces tendances, pensez-vous que l'amour romantique soit passé de mode en 2001 ?

Il est manifeste que les gens trouvent de plus en plus facile d'entretenir des relations intimes et épanouissantes en dehors du concept de l'amour romantique – qui, dans sa forme actuelle, est une acquisition récente, développée à la cour d'Éléonore d'Aquitaine au XIIe siècle. Mais la relation d'amour basique est trop enracinée dans la psyché humaine pour ne pas perdurer sous une forme ou une autre. Il ne va pas être évident de passer outre notre programme émotionnel primitif. Fondamentalement, l'Homme a toujours eu les mêmes instincts qui le poussent à se mettre en couple : l'amour, la jalousie, la possessivité. Et ces instants sont enracinés en lui à des fins de survie individuelle et tribale depuis des millions d'années. Ils sont toujours prêts à refaire surface en cette époque que l'on dit éclairée et libérée.

Croyez-vous que les machines deviennent de plus en plus semblables aux hommes et les hommes, aux machines, comme avec l'ordinateur Hal ? Ressentez-vous une éventuelle lutte de pouvoir entre les deux ?

Il n'y a aucun doute sur le fait que nous entrons dans un machinarcat et que notre relation déjà complexe avec la machine le sera d'autant plus qu'elle deviendra de plus en plus intelligente. Au bout du compte, nous aurons à partager cette planète avec des machines dont l'intelligence et les capacités surpasseront de loin les nôtres. Mais cette relation, si l'Homme sait y faire face intelligemment, pourrait avoir un effet enrichissant sur notre société. En me projetant dans un lointain futur, je suppose qu'il n'est pas inconcevable qu'une sous-culture robot-informatique puisse évoluer au point de décider un jour qu'il pourrait se passer de l'Homme. Vous avez sûrement entendu cette histoire sur l'ordinateur du futur. Pendant des mois, des scientifiques réfléchissent à la première question à lui poser et ils finissent par la trouver : « Y a-t-il un dieu ? » Après un long moment de ronronnement, une carte ressort de l'ordinateur avec les mots : « Maintenant, oui. » Mais c'est un problème qui ne m'empêche pas de dormir. Je suis convaincu que nos grille-pain et nos télés sont complètement domestiqués. En revanche, j'ai un doute sur les circuits intégrés du téléphone qui me semblent parfois posséder leur propre existence malveillante.

KUBRICK EN 3D !

Le mardi 19 juin à partir de 20h25, TCM Cinéma célèbre les cinquante ans de *2001, l'Odyssée de l'espace* avec une soirée exceptionnelle. A 20h25 sera diffusée la reconstitution en 3D de l'interview que Stanley Kubrick accorda à *Playboy* en 1968 dans un documentaire intitulé 2001 Sparks in the Dark. La soirée se poursuivra avec la diffusion de *2001, l'Odyssée de l'espace*, le chef-d'œuvre du réalisateur américain qui vous conduira des origines de l'humanité jusqu'à l'infini et au-delà.













29 mars, il est minuit, le club Paradisio explose ! Au sous-sol, trois cents personnes sont venues fêter un double événement : la sortie du sixième numéro de Playboy featuring Joey Starr en couverture (et nu à l'intérieur) et la collab' The Kooples x Playboy avec des sweats délirants (et des devantures de magasins entièrement consacrées à ce mariage créatif). Jusqu'à très tard, les invités ont fait trembler les fondations du club de la rue de Buci pendant les sets de R-Ash (DJ de NTM), LeAm, de Moox et de l'incontournable Greg Boust. Dans la foule, on distinguait l'équipe de Playboy au grand complet, la photographe Sydney Carron qui avait shooté « l'expert de la maison-mère », les mannequins qui l'entouraient lors de la série et des amis du magazine comme Jean-Claude Jitrois. Au bar, on s'est rué sur les cocktails Cancha d'Havana Club 7 savamment distillés par l'équipe du Paradisio et les shots de Vodcap Ferret, la vodka girondine. Si l'alcool est à consommer avec modération, l'abus de Playboy, lui, entretient la santé.
Encore un grand merci à Vincent Legendre pour son accueil et sa convivialité.









Chère Miss June 1966,

TEXTE Camille Emmanuelle
PHOTO William Figge



Une fille d'aujourd'hui écrit aux playmates d'hier

Je t'écris aujourd'hui, non pas parce que tu t'appelles Kelly et que, ayant été biberonnée à la série *Santa Barbara*, je suis – à vie – amoureuse de Kelly Capwell, alias Robin Wright, ni parce que tu es née à Los Angeles, ville de la Playboy Mansion. Non, j'ai choisi de t'écrire car ta photo de centerfold, provoque en moi, à chaque fois que je la vois, un grand sourire. Contrairement aux playmates qui vont te succéder dans les années 1970, 1980 et 1990, tu n'as pas de pose lascive ou les jambes écartées. Tu n'as pas un air qui dit : « Ouh là là, j'ai très envie de toi, lecteur. » Nan, toi, tu es pépouze, souriante, au bord de la piscine, topless. Mais, surtout, il y a ce chiot que tu portes. On ne connaît pas son nom. Appelons-le Toby, ça sonne chien ricain.

Toby est non seulement hyper mignon mais il est en plus au centre de l'image : le soleil l'éclaire, mettant en valeur son pelage que l'on devine tout doux. Toby est un peu la star de ce cliché. Je ne sais pas si le photographe, William Figge, a réalisé que Toby t'éclipsait un peu, Kelly. Ce que j'imagine, en revanche, c'est le jeune ado américain qui, un jour de juin 1966, ouvre fébrilement le Playboy envoyé par la Poste pour son père. Il se planque dans sa chambre, il cherche la page centrale, il se prépare à une branlette sympathique et bim !, il tombe sur toi. Et Toby. Ce chiot trop mignon qui le regarde avec ses yeux de bichon. « Putain mais merde, c'est quoi ce clébard ?! »

Il est obligé de cacher Toby d'une main pour ne plus le voir et se concentrer sur tes seins qui pointent. Il aime bien les chiens, ce garçon, ce n'est pas le problème, mais le mignon et le cochon, ce n'est pas toujours compatible.

Cette image de jeune branleur frustré me fait donc sourire, à chaque fois que je vois ce cliché. Peut-être que ce garçon a-t-il osé écrire au magazine, pour râler, en signant bien sûr anonymement. Peut-être que beaucoup de lecteurs l'ont-ils fait. Parce que, d'après mes recherches, plus jamais dans l'histoire de Playboy un chiot n'est apparu en pages centrales. Toby est donc le premier et dernier chiot playmate.

Merci Kelly d'avoir été celle qui l'a mis en lumière.



L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.